

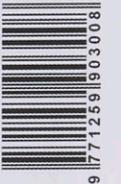


DU MOIS

JOURNAL ASSOCIATIF D'INFORMATIONS LOCALES — PARAÎT AU DÉBUT DE CHAQUE MOIS
N° 246 - Février 2017 — 2,50 EUROS

**Mixité scolaire :
politiques
et parents
s'expliquent**

(p. 2 à 4)



Particules fines, antennes relais, travaux du T3 : dur dur la vie en ville

(p. 7, 8, 12 et 13)

**Bio, pas cher et sympa,
Le Myrha fait le plein** (p. 9)



© Jean-Claude N'Diaye

Gros succès pour la nouvelle « cantine » ouverte par Augustin Legrand et sa bande avec des plats à base de légumes tout frais arrivant par cageots entiers des environs de Paris.

André Malraux à Montmartre

(p. 11)

Histoire. Voie la plus longue du 18e,
la rue Marcadet au fil des siècles

(p. 16 à 18)

Portrait. De Montand à Lelouch, quand Pierre Barouh
écrivait aux Abbesses

(p. 24)

**Hôpital Nord :
Une grande partie
de Bichat part
à Saint-Ouen**

(p. 6)

**Changement
d'itinéraire pour
quatre lignes de bus**

(p. 6)

**Goutte d'Or
Un polar dans
les abattoirs,
le premier livre des
éditions Goutte d'Or**

(p. 9)

**La Chapelle
Le futur site
Hébert, un jardin
d'Éole en mieux ?**

(p. 10 et 11)

**Abbesses
Des paroissiens
enseignent le français
aux exilés**

(p. 14)

21 Jul 20 31713



Pierre-Yves Bournazel (LR, à gauche de la photo) et Philippe Darriulat (PS, à droite de la photo), adjoint au maire du 18e chargé des affaires scolaires et de la réussite éducative, lors du débat au conseil d'arrondissement le 16 janvier dernier.

Mixité sociale dans les collèges : le point de vue des politiques

Lors du dernier conseil d'arrondissement, le 16 janvier dernier, les élus se sont exprimés publiquement sur une expérimentation qui vise à introduire plus de mixité sociale dans quatre collèges du 18e. Menée par le rectorat, elle doit débiter à la rentrée de septembre 2017.

Le plus intéressant lorsque des vœux sont déposés par les groupes politiques siégeant au conseil d'arrondissement, c'est le débat qu'ils suscitent. Un vœu apporte une précision ou un avis sur un projet qui sera débattu au Conseil de Paris.

Au centre des attentions du dernier conseil d'arrondissement : la mixité dans les collèges du 18e. Un thème qui fait grand bruit depuis ces dernières semaines.

Une expérimentation mise en œuvre par le rectorat de Paris a pour objectif de créer plus de mixité sociale dans quatre collèges de l'arrondissement. Mais le Conseil de Paris doit préalablement voter la fusion des secteurs des collèges Antoine-Coysevox et Hector-Berlioz d'une part et des collèges Marie-Curie et Gérard-Philipe d'autre part.

Si les résultats sont probants, l'expérience doit être étendue dans un deuxième temps à d'autres collèges parisiens. Une volonté qui a fait l'effet d'une bombe parmi les détracteurs du projet. Réunions, manifestations et rassemblements se sont succédés depuis fin novembre 2016. De nombreux parents d'élèves et enseignants soutiennent toutefois le projet. Un débat passionné, comme bien souvent lorsque l'enjeu est l'éducation de nos enfants.

Trois vœux ont été examinés. Le premier rédigé par les élus écologistes, le deuxième par le PCF-Front de gauche et le troisième par le groupe des Républicains et citoyens indépendants. Les deux premiers ont été regroupés en un texte commun et votés par la majorité municipale. Celui de l'opposition n'a pas obtenu le nombre de voix nécessaires pour être examiné au Conseil de Paris qui siègera à partir du 30 janvier.

Élus EE-LV : il y a urgence à agir

Galla Bridier, pour les élus écologistes, a prévenu d'emblée : son groupe souhaite accompagner la réforme multicollèges dans le 18e et plus largement celle du renforcement de la mixité sociale qu'a acceptée la maire de Paris sur proposition de l'académie.

Galla Bridier a rappelé que l'académie de Paris est la plus ségréguée de France, 30 % des enfants scolarisés l'étant dans l'enseignement privé. Un chiffre énorme qui montre qu'il y a « *urgence à agir, urgence à réduire les inégalités sociales liées à l'école et plus largement, liées à la réussite.* »

Les élus écologistes souhaitent donc que les moyens humains et pédagogiques soient renforcés et que soient étudiées de nouvelles offres pédagogiques telles que les classes à

horaires aménagés, musique, danse ou théâtre ainsi qu'un élargissement de l'offre de formation, notamment en langues vivantes.

Les élus écologistes demandent également que soient renforcés les moyens pour mieux articuler les dispositifs municipaux de prévention aux abords des collèges et améliorer les bâtiments des quatre établissements. Ils demandent aussi d'élargir le périmètre de réflexion pour intégrer d'autres collèges dans cette expérience et renforcer ainsi la mixité. Ces élus souhaitent également que soient formalisés, dans des documents d'information destinés aux parents, les moyens qui seront mis en œuvre. Dernière demande : mettre en place un comité de suivi intégrant notamment les parents délégués, le corps enseignant et d'autres acteurs de la Ville, comme c'est déjà le cas pour le secteur Marie-Curie-Gérard Philipe où la dernière réunion a montré que le dispositif fonctionnait correctement.

Élus PCF - Front de gauche : oui mais élargir le périmètre

Gérald Briant, au nom de son groupe, plutôt favorable à l'expérimentation, a regretté que son périmètre soit si restreint et que les parents aient été prévenus si tard. « *D'une certaine manière, la façon dont les choses se sont passées a desservi l'ambition de*

la réforme », estime-t-il. Sur le fond, les élus communistes déplorent que cette réforme manque d'ambition. Gérald Briant aurait souhaité que l'expérimentation concerne également les collèges Roland Dorgelès et Georges Clemenceau : « *Là, on avait une vraie expérience à jouer* », a-t-il souligné.

Les élus PCF-Front de gauche souhaitent que le rectorat élargisse le périmètre et insère un autre collège à chaque binôme afin que la sectorisation concerne trois établissements au lieu de deux.

Élus LR et citoyens indépendants : pas comme ça, pas maintenant

« *Alain Juppé disait que l'école est la mère de toutes les réformes et je crois qu'il avait visé juste* », a commencé Pierre-Yves Bournazel. Pour qu'une réforme soit utile, a ajouté l'élu LR, il faut qu'elle porte une vision globale et mette en œuvre des projets qui se donnent vraiment les moyens de réussir. « *Or malheureusement, quand on écoute les enseignants ou les parents, on voit bien que cette réforme n'a pas été co-construite et pas suffisamment travaillée.* » Le vœu de ce groupe demande donc la mise en place d'une nouvelle concertation afin d'élaborer une réforme beaucoup plus pertinente. Pour faire de la mixité sociale, a martelé Pierre-

Yves Bournazel, il faut choisir le bon périmètre. Or ce dernier n'est pas assez large. Les élus LR et citoyens indépendants ont donc demandé que la réforme soit suspendue afin que la concertation soit relancée.

Élus PS-PRG et apparentés : des moyens importants pour réussir

La plus longue intervention fût celle de Philippe Darriulat, adjoint au maire du 18^e chargé des affaires scolaires et de la réussite éducative. « Nos collèges souffrent cruellement d'un défaut de mixité sociale et nous constatons une ghettoïsation, dans un sens mais aussi dans l'autre, d'un certain nombre d'établissements scolaires », a-t-il constaté. Une analyse partagée selon l'élu par ceux qui soutiennent cette réforme et ceux qui la combattent. Pour l'adjoint aux affaires scolaires, cette expérimentation ne demande pas à certains de se sacrifier au bénéfice des autres. Toutes les expériences pédagogiques montrent que c'est par un équilibre entre les différents publics qu'on arrive à la réussite des enfants. L'enjeu essentiel de la réforme est de retrouver, à l'intérieur des collèges, la mixité sociale qui existe dans les quartiers.

Lorsque le rectorat a proposé cette expérimentation, la municipalité a émis deux conditions. D'abord, au plan des moyens pédagogiques, humains ou financiers. La deuxième condition étant la concertation, notamment avec les parents. La concertation avec les enseignants relève de l'Éducation nationale. Trois réunions ont eu lieu sur chacun des secteurs, « même si cela ne veut pas

dire que tout le monde était d'accord sur tout », a précisé l'élu.

Les chiffres du rectorat concernant la répartition sociale au collège Coysevox font état de 47 % d'enfants de catégories sociales très favorisées, 13 % favorisées, 29 % moyennes, 11 % défavorisées. À cet égard, le collège Coysevox se situe à la 24^e place sur 115 des collèges de l'académie de Paris. Coysevox est l'un des trois collèges du 18^e hors réseau d'éducation prioritaire (REP). La fusion des secteurs des collèges Coysevox-Berlioz aboutirait à 38 % de catégories favorisées, 32 % de classes moyennes, 26 % défavorisées.

Pour la bonne marche de l'expérimentation, la mairie du 18^e a demandé un certain nombre de moyens supplémentaires au rectorat.

Pour le collège Berlioz : une classe bilingue anglais-allemand, une classe de chinois et une classe média. La Ville, quant à elle, financerait la création d'une résidence d'artistes, la mise à disposition de moyens d'actions et un effort pour la rénovation du bâti. Pour Coysevox : le rectorat s'engage à nommer un second conseiller principal d'éducation, à limiter les classes à 25 élèves et à une dotation horaire pour les élèves en difficulté. La Ville, elle, augmentera sa subvention destinée aux voyages et aux sorties, la faisant passer de 5 000 € à 19 500 €. Elle s'engage également à faire un effort sur la rénovation du bâti.

Pour Gérard Philippe : une classe bilingue anglais chinois, une classe média, une classe rugby. Côté Ville de Paris : mise en place d'une résidence d'artistes et un effort sur le bâti.

Pour Marie-Curie : rétablissement

d'une quatrième classe de 6e quels que soient les effectifs, réouverture d'une classe bilingue anglais allemand, une résidence d'artistes et un effort sur le bâti.

Ces moyens seraient contractualisés avec le rectorat sur trois ans, jusqu'à la rénovation de la carte de l'éducation prioritaire en 2020. Durant cette période, un comité de suivi se réunira très régulièrement. Il sera composé, en plus des représentants de la municipalité et du rectorat, de quatre représentants enseignants des conseils d'administration (CA) des collèges, de quatre représentants des parents des CA des collèges, de la direction des collèges concernés et de celle des écoles concernées, ainsi que de deux représentants des parents par école concernée.

« L'expérimentation sur le 18^e vient d'une loi votée par le Parlement et mise en œuvre par le rectorat, a rappelé Éric Lejoindre, maire du 18^e. Dans l'histoire de l'arrondissement, il n'a jamais été proposé de moyens aussi conséquents pour permettre aux collèges de fonctionner. »

Le maire du 18^e a remarqué que le débat ne portait plus sur le principe de la mixité – qui est acquis – mais sur la méthode, le périmètre ou le calendrier. Reste cependant à travailler le sujet des affectations, celui des perspectives pour étendre cet objectif de mixité. « Si on pense que c'est une réforme qui a du sens, il n'y a pas de sens à la retarder », a ajouté Éric Lejoindre. Il reste encore un peu de temps avant la rentrée de septembre 2017. Des mois utiles pour arriver à un objectif partagé, a conclu le maire du 18^e.

Nadia Djabali

Réunion houleuse des délégués sur la fusion des collèges Berlioz et Coysevox

Malgré la promesse de nouveaux moyens pour les deux collèges, parents et enseignants de Coysevox restent opposés au projet.

L'académie de Paris a organisé début janvier, au collège Berlioz, une nouvelle réunion d'information avec les parents délégués titulaires ou suppléants des collèges Berlioz et Coysevox et des écoles élémentaires concernées, des membres du collectif « Apprendre ensemble », des enseignants, des principaux et quelques observateurs. Le projet vise à améliorer la mixité sociale entre les deux collèges, la majorité des élèves de Coysevox étant aujourd'hui d'origine sociale plus favorisée que ceux de Berlioz.

Dans une présentation succincte,

avec courbes et graphiques à l'appui, le directeur de l'académie de Paris, Jean-Michel Coignard, a confirmé le maintien de l'expérimentation à la date prévue et le fait qu'il ne concernera que les collèges Berlioz et Coysevox. Opposés au projet dans sa forme actuelle et furieux qu'aucune concession ne leur ait été faite, tous les délégués des écoles élémentaires et du collège Coysevox ont alors quitté la salle.

Les parents d'élèves ont appris ensuite que tous les élèves de CM2 du secteur iront finalement en 6^e à Coysevox en septembre 2017. Cela représente neuf classes, soient 225 élèves. Dans le même temps, tous les élèves de 4^e de Coysevox iront faire leur 3^e à Berlioz. Consternation chez

les opposants au projet tandis que les parents d'élèves de Berlioz le défendent et souhaitent qu'il soit mis en place très rapidement.

Bi-langue, média et rugby

Le ministère de l'Éducation nationale a promis que les moyens seront pérennisés par une convention académique d'une durée de trois ans. En outre, l'académie s'est dite prête à proposer des cours d'allemand et d'italien à Berlioz, tout comme une classe bi-langue anglais-chinois, une classe média et même une section sportive rugby.

Quant au collège Antoine Coysevox, il recevra une dotation de soutien aux projets éducatifs de 19 500 € (contre 5 000 € aujourd'hui) et le

Le 18^e du mois est un journal d'information sur le 18^e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale.

Il est édité par l'association des Amis du 18^e du mois.

76, rue Marcadet, 75018 Paris, tél. : 01 42 59 34 10

18dumois@gmail.com

Site : <http://18dumois.info>

Une permanence est assurée au local du 18^e du mois les mardi, mercredi et vendredi de 10h à 12h

● **Ont collaboré à ce numéro :**

Christian Adnin, Stéphane Bardin, Brigitte Bâtonnier, Samuel Cincinnatus, Michel Cyprien, Sylvie Chatelin, Daniel Conrod, Dominique Delpirou, Nadia Djabali, Anne Farago, Marie-Odile Fargier, Florianne Finet, Danielle Fournier, Jacqueline Gamblin, Gilles Jeudy, Annie Katz, Miguel Karian, Maryse Le Bras, Janine Mossuz-Lavau, Jean-Claude N'Diaye, Nina Sutton, Sophie Roux.

● **Rédaction en chef :** Nadia Djabali avec Marie-Odile Fargier et Annie Katz (adjointes)

● **Correction :** Angela Gosmann

● **Bureau de l'association :**

Noël Boutier, président, Mathieu Le Floch, vice-président, Christian Adnin, trésorier, Anne Bayley, secrétaire.

● **Communication et réseaux sociaux :**

Marie-Pierre Nedeleg

● **Responsable de la distribution :**

Anne Bayley, Mathieu Le Floch

● **Responsable des abonnements :**

Martine Souloumiac

● **Responsable de la mise sous pli :**

Marika Hubert

● **Directeur de la publication :**

Christian Adnin

● **Fondateurs :** Noël Monier

et Jean-Yves Rognant

● **Rédactrice en chef forever :**

Marie-Pierre Larrivé

RETROUVEZ
le 18^e du mois
sur les réseaux
sociaux



Taper facebook
+ Le 18^e du mois



twitter :
@le18edumois

Et bien sûr chez votre marchand de journaux

Fusion des secteurs des collèges : des points vues qui s'opposent

Contre : Nathalie et Marc veulent plus de collèges dans l'expérimentation

Les opposants au projet dénoncent, entre autres, le manque de concertation en amont entre les autorités d'une part, les enseignants et les parents d'élèves d'autre part. *Le 18e du mois* a interviewé deux parents, Nathalie et Marc, dont la fille est inscrite dans l'école élémentaire publique Damrémont.

Le 18e du mois : Pourquoi êtes-vous opposés au projet « bicollège » de Berlioz et Coysevox ?

Nathalie : On sent que ce n'est pas viable pour toutes les parties concernées. On aimerait que ce soit fait sérieusement et qu'on nous propose des chiffres justes. Nous sommes favorables à davantage de mixité, mais pas comme ça, au dernier moment, de manière imposée et avec seulement deux collèges. Il faudrait inclure un troisième, voire un quatrième collège pour que ça marche.

Marc : Il y a un problème de fond, qui n'est pas uniquement lié au collège, à l'infrastructure, aux professeurs, à l'argent donné. C'est plus diffus et sans doute lié à l'environnement de ces gamins. Combattre le déterminisme social en mélangeant des mômes, c'est d'une bêtise profonde ! C'est la mixité urbaine qui compte.

Pensez-vous qu'il y ait eu un déficit de communication ?

Marc : Le projet est arrivé comme un cheveu sur la soupe fin novembre, ce qui a mis le feu aux poudres. Il aura au moins réussi une chose : opposer les uns aux autres, les « pour » et les « contre », avec certains articles de presse qui présentent les uns comme de méchants bobos anti mixité, et les autres comme de gentils humanistes ! Tout cela serait risible, s'il ne s'agissait pas d'enfants.

Nathalie : Pourquoi les enseignants



L'une des manifestations des opposants au projet devant la mairie : ici le 12 janvier pendant les vœux du maire.

et parents des deux collèges n'ont-ils pas travaillé ensemble sur ce projet dès le début ? Il aurait été intéressant aussi que les collégiens aient des activités éducatives, pédagogiques, sportives communes afin que les élèves apprennent à se connaître.

Quelles actions avez-vous menées contre ce projet ?

Nathalie : Nous avons envoyé un message à tous les conseillers de Paris pour leur faire part de notre inquié-

tude et notre désarroi, parce qu'on nous propose quelque chose qui n'est pas clair. Ça ne nous convient pas pour notre enfant. Nous avons reçu des réponses de soutien et obtenu quelques rendez-vous.

Marc : Précipité et peu préparé, ce projet semble improvisé. Ils ont fait ça, histoire de montrer qu'ils font une politique de gauche. C'est pour moi surtout la marque d'un aveuglement idéologique.

G. J.

Pour : la réussite pour tous

Catherine, mère d'une élève de l'école élémentaire Belliard, est favorable à un projet qui doit permettre à tous de progresser ensemble.

La fille de Catherine fréquente une classe de CM1 de l'école élémentaire Belliard. C'est donc au collège Hector-Berlioz qu'elle se rendra à l'issue du CM2. Membre du collectif Apprendre ensemble, Catherine pense que si la mixité sociale est une réalité dans son quartier, elle ne se reflète guère à l'intérieur des collèges. Pourtant elle est intimement persuadée que la mixité sociale à l'école permet de tirer tout le monde vers le haut. « Il y a quand même un certain nombre d'études qui le démontrent et le bénéfice pour les élèves un peu moins bons est énorme », argumente-t-elle.

Pour arriver à cette mixité sociale, il faut des moyens et des dispositifs correctement mis en place. Ces conditions lui semblent réunies dans

les propositions faites par le rectorat et la mairie pour le secteur Berlioz-Coysevox. « Je pense qu'on peut faire de très belles choses », s'enthousiasme-t-elle.

Une peur irrationnelle

Quant au périmètre de l'expérimentation, « commençons déjà avec deux collèges pour ensuite étendre le dispositif », nous explique Catherine, qui pense qu'il aurait été difficile d'obtenir les mêmes moyens sur beaucoup plus de collèges. « La petite taille permet également que le comité de suivi étudie bien ce qui se passe. Et il faudra qu'il soit en capacité de réagir rapidement si quelque chose ne fonctionne pas. »

Pour cette mère d'élève, les réticences de nombreux parents proviennent d'une peur irrationnelle. « Berlioz a une mauvaise réputation

mais elle est liée au passé. Il y a eu un changement de direction à la rentrée 2016 qui porte vraiment ses fruits. L'ambiance y est en train de changer, portée par cette direction et également par les enseignants qui sont à nouveau complètement impliqués. C'est très positif. » Le climat est, selon elle, apaisé, les enfants peuvent travailler, et les professeurs sont désormais motivés et déploient des méthodes pédagogiques modernes. « Ça donne envie », sourit-elle.

Un bon collègue

Pour elle, un bon collège est un établissement qui tire le plus possible d'enfants vers le haut. Il doit permettre à davantage de collégiens d'obtenir leur brevet et plus tard leur bac, quelle que soit la catégorie socioprofessionnelle de leur famille. « Dans certaines écoles privées, les

100% de réussite proviennent de la sélection des meilleurs élèves ayant les meilleurs comportements. Si ces mêmes élèves étaient scolarisés dans le public, ils passeraient également leurs diplômes avec succès. »

Elle souhaite souligner le travail extraordinaire effectué par la direction et les enseignants du collège Utrillo. « Ils accueillent tout le monde, y compris des enfants de réfugiés qui viennent d'arriver. Tous n'auront pas le brevet et certains seront orientés vers des filières professionnelles qui les intéressent mais les meilleurs sont tirés vers le haut. » Certains anciens élèves d'Utrillo ont intégré les lycées Carnot, Condorcet et Louis-le-Grand. Aujourd'hui, la mixité aidant – puisqu'il y a eu un changement de sectorisation de recrutement des enfants – les collégiens d'Utrillo apprennent à progresser tous ensemble. **Nadia Djabali**

La Poste en commun



© Nadia Djabali

La façade de la poste de Marx Dormoy : « Un bureau de poste, ça devrait donner l'image d'un grand pays qui appartient à ses habitants ».

Q quatre fois ces dernières semaines, période des fêtes oblige, j'ai eu à faire au bureau de poste du carrefour Marx-Dormoy. Je ne le découvrais pas. Il se trouve que j'y suis allé plus souvent en un laps de temps resserré, d'où ces quelques observations à vif.

C'est un bureau important situé au cœur d'un quartier dense et encore très populaire. On y entre. Beaucoup de monde, pas mal de gens égarés, une sensation d'anonymat glacial, peu de personnel, une queue ici, une autre là, qui s'entremêlent et accroissent une sorte de pagaïe devenue habituelle dans de nombreux bureaux de poste. Le paradoxe n'est pas mince, tant le bureau de poste figure encore dans l'esprit de beaucoup de gens et pour des raisons différentes et très concrètes ce qu'est – ou devrait être – le service public.

À rebours de cette vision, les usagers se débrouillent, gèrent l'attente et les conflits qu'elle génère, préviennent les dérapages toujours possibles. A-t-on décidé ici comme ailleurs de laisser les gens, dont beaucoup sont des pauvres et des sans-grade, se « démerder » entre eux ? Y a-t-il plus grande inégalité que celle-ci ? On se faufile.

À main droite, une ou deux personnes au guichet courrier et colis, selon l'heure de la journée. Débordés, harassés, au contact direct de la clientèle, les uns obstinément souriants et patients, d'autres, plus rares, désabusés, sinon aigris. On pousse jusqu'aux machines, puisque tout, absolument tout, est fait pour nous précipiter tous autant que nous sommes, technophiles ou non, jeu-

nes ou vieux, natifs ou étrangers, familiers du français ou pas, vers la plus grande autonomie technologique possible. Soit l'accomplissement de la « liberté » selon les dogmes du libéralisme intégral. Le plus souvent, nul représentant de la Poste devant ces machines dont il est rare qu'elles soient toutes en état de marche. Nouvelle pagaïe encore.

On se dit que plus les tarifs sont élevés, ici comme à la SNCF, à la banque ou dans les grandes surfaces... plus l'usager doit mouiller la chemise. Parfois quelqu'un, employé de la Poste, voire usager – oui, j'ai vu cela de mes yeux vu deux fois – s'attarde pour donner un coup de main, résoudre un problème, accompagner si nécessaire un étranger au guichet. On voit de plus en plus la bonne volonté des gens se substituer à l'ordre des choses normal. On est sur le fil du rasoir. Il s'en trouve souvent, on les voit venir de loin, on les renifle, de ces individus, bêtes ou pervers, pour jouir du désordre, de tout désordre, y trouver leur pitance, l'amplifier ou l'exacerber, injurier un(e) employé(e). Comme il se trouve tant de gens aujourd'hui, un peu partout, abîmés dans une souffrance psychique ou un délabrement intérieur propices à la violence faite ou subie. Et tous ces gens vont eux aussi à la Poste.

Chronique ordinaire de la vie ordinaire d'un bureau de poste ordinaire. À voir comment se dégrade ce bureau de poste de Marx Dormoy, dégradation lente, presque paisible, par abaissements successifs, on en vient forcément à se demander si le malade – le bureau de poste – en a encore pour longtemps. S'il n'est pas d'ores et déjà condamné par des experts camouflés, comme l'a été celui, beaucoup moins important, de la rue

Tristan Tzara. Ou si la stratégie, folle dans son aveuglement, politiquement irresponsable, humainement insupportable, de la direction de la Poste, consciencieusement pensée et mise en place, ne vise pas à démontrer aux usagers que le service public, qu'un service public, ça ne marche pas, que ça ne peut pas marcher, que ça n'a jamais marché et que c'est comme ça et qu'il ne revient pas aux habitants et citoyens d'en penser ni d'en conclure quoi que ce soit.

Et pourtant un bureau de poste, ça devrait être dans le domaine public, au milieu des quartiers, des villages, sans discussion ni réticence, ça devrait servir à tout le monde, peut-être même un peu plus aux sans lieu, aux vieux, aux handicapés, aux femmes enceintes, à ceux qui ne savent ni lire ni écrire, ça devrait compter dans son personnel des écrivains publics, des gens qui soient là en permanence pour orienter, apaiser, représenter l'autorité, l'exercer sans crainte, ça devrait avoir des sièges, des tables, des machines à café, ça devrait donner l'image d'un grand pays qui n'a pas peur, d'un grand pays qui appartient à ses habitants, un bureau de poste, ça devrait rentrer dans ce qu'on appelle les biens communs⁽¹⁾.

Daniel Conrod

1. La notion de « communs » fait principalement référence à la pensée de l'économiste et politologue américaine Elinor Ostrom (1933-2012) relative au concept et à la gouvernance des biens communs (du terme anglais *commons*) ou ensemble de ressources matérielles et immatérielles partagées par un groupe de personnes ou par des populations (océans, eau, air, numérique...) en vue de leur usage raisonnable et de leur préservation, ce qui les rend irréductibles aux lois du seul marché.

SUR L'AGENDA

■ Mardi 7 février Antennes

Réunion publique d'information sur l'installation d'antennes de téléphonie aux 56 avenue de Saint-Ouen et 34 rue Hermel. En présence de Mario Gonzales, adjoint au maire du 18e, chargé des relations entre les locataires et leur bailleur, et de la médiation ; Douchka Markovic, adjointe au maire du 18e, chargée du développement durable, de l'alimentation et de l'environnement ; de l'opérateur Free Mobile et de l'association Robin des toits, 18 h 30, salle Poulbot, mairie du 18e, 1, place Jules Joffrin.

■ Mercredi 8 février Budget participatif

Atelier budget participatif 2017 organisé par l'équipe d'animation du conseil de quartier Clignancourt – Jules Joffrin. Cet atelier participatif a pour objectifs de faire un retour d'expérience entre porteurs de projets, votants et novices du budget participatif ; présenter des projets qui pourraient être portés par le conseil de quartier : les personnes qui souhaiteraient proposer un projet cette année sont invitées à venir les présenter lors de cet atelier ; formuler collectivement des projets et les déposer sur la plateforme dédiée. 19h, salle des mariages de la mairie du 18e, 1 place Jules Joffrin.

■ Lundi 20 et mardi 21 février REcyclerie (1)

Lundi 20 février, conférence intitulée : « Réenchanter la ville, quels acteurs pour quelle transition ? » Avec Jean-Louis Missika (adjoint au maire de Paris, chargé de l'urbanisme), Christian Devillers (urbaniste) et les collectifs Yes we camp et Mu. De 19 h à 20 h 15. Mardi 21 février, conférence circulaire de la Fondation Veolia. Thème : « La ville, lieu de prédilection de l'économie circulaire », de 18 h 30 à 20 h 30. La REcyclerie, 83 boulevard Ornano.

■ Mardi 21 février Viens à la Maison

Première édition de « Viens à la Maison », organisée par la Maison des associations du 18e sur la thématique de la mobilisation Comment trouver des bénévoles et mobiliser autour de ses projets. Présentation de la plateforme One heart, de l'association twenty five, de Passerelle & Compétences, de Bénénova, et de CO-City. de 18 h 30 à 20 h, 15, passage Ramey.

■ Jeudi 23 février Habitat et Humanisme

Café rencontre avec le groupe Paris Nord d'Habitat et Humanisme, qui agit depuis 30 ans contre le mal logement. De 14 h 30 à 16 h au café littéraire le Petit Ney, 10 avenue de la Porte de Montmartre. Entrée libre.

■ Lundi 27 février REcyclerie (2)

Retour sur l'expérience de la ZAC Pajol, un modèle de projet urbain pensé collectivement. Comment impliquer les acteurs locaux, quelles difficultés et quels résultats ? Genèse d'un projet collaboratif et perspectives. Avec Olivier Ansart (président de l'association ASA PNE), Janine

Suite de l'agenda page 6

Suite de la page 5

Galiano (architecte coordinateur de la ZAC Pajol) et Michel Neyreneuf (adjoint au maire du 18e, chargé de l'urbanisme). De 18 h 30 à 20 h à la REcyclerie, 83 boulevard Ornano.

■ **Mardi 28 février**
Apéro Bénévoles

La Maison des associations du 18e et France bénévolat organisent un apéro bénévole pour les bénévoles parisiens. Réunion interactive avec les associations Passerelles & Compétences, Bénénova et AGIR ABCD.

■ **Dimanche 26 février**
Climat et démocratie

Réunion débat public autour des urgences écologique et démocratique, à 15 h 30 au théâtre de la Reine blanche. Avec Pierre Tartakovsky (LDH), Geneviève Azam (Attac - sous réserve), Clémence Dubois (350.org). Un débat modéré par le journaliste Alain Renon (LDH Paris 10e-11e). 2 bis passage Ruelle.

■ **Judi 9 mars**
Association employeur

La Maison des associations du 18e organise une formation de 17h à 20h au 15, passage Ramey ; intitulée « Association employeur et droit du travail ». Inscription à la MDA 18, par mail : maison.asso.18@paris.fr, ou par téléphone au 01 42 23 20 20.

Maman pipi

C hacun y est allé de son petit commentaire au dernier conseil d'arrondissement lorsqu'est venu en débat le projet de démolition de kiosques de toilettes publiques dans certains espaces verts. Pierre-Yves Bournazel (LR) s'est inquiété que des prostituées y accueillent leurs clients. Philippe Durand (EE-LV) a saisi l'occasion de signaler que des toilettes sèches vont être installées dans le square de Jessaint. Pascal Julien (EE-LV) a dénoncé les dégâts de l'urine dans les espaces verts et a réclamé un coup de semonce à l'égard des bistrotiers qui font payer trop cher l'usage de leurs toilettes. Concernant l'usage de ces kiosques par les toxicomanes, Dominique Demangel (PS) a rappelé l'existence de la salle d'injection à Lariboisière.

Le maire a fini par interrompre cette litanie pour redonner la parole à Gilles Menede, son adjoint en charge de la propreté. Celui-ci a alors pu expliquer qu'il s'agissait seulement de démolir les WC vétustes et peu hygiéniques de quelques squares de Paris, dont un seul dans notre arrondissement : le square Marcel Bleustein-Blanchet (anciennement square de la Turlure) derrière le Sacré-Cœur. Il sera remplacé dans le courant de l'année par une sanisette toute neuve avec nettoyage automatique rue de la Bonne, à l'extérieur du square donc mais tout près. Avantage : elle sera ouverte 24 h sur 24. Pas de panique donc, en cas de petits pipis urgents des enfants... et des touristes.

MOF

La vie du 18e

Futur hôpital Nord du Grand Paris : les habitants devraient pouvoir donner leur avis

La majeure partie des services de Bichat sera transférée à Saint-Ouen d'ici 2025.

A u moins 100 ans. C'est la durée de vie que pourrait avoir le campus « Grand Paris Nord » selon ses concepteurs - c'est du moins leur ambition. Implanté dans les docks de Saint-Ouen, ce nouvel hôpital doit réunir dans huit ans les services médicaux et les activités universitaires des hôpitaux Bichat dans le 18e et Beaujon à Clichy.

Les riverains, patients, salariés des sites concernés peuvent faire part, depuis fin janvier et jusqu'au 17 mars, de leurs points de vue et remarques sur cet énorme projet. À condition de découvrir comment, la communication de l'Assistance

publique-Hôpitaux de Paris (AP-HP) étant des plus discrètes sur ce sujet. Est-ce parce que ce déménagement est contesté par une partie des personnels de Bichat et certains élus du 18e arrondissement ?

Moins de lits

L'AP-HP souhaite rééquilibrer son offre de soins située au nord de la capitale. La réhabilitation des bâtiments vétustes de Bichat, porte de Saint-Ouen, aurait coûté trop cher, avance le groupe hospitalier, qui compte 39 hôpitaux en Ile-de-France. D'où ce nouveau campus. Les lignes 13 et 14 du métro ainsi que la ligne C du RER devraient passer à proximité quand il ouvrira.

L'hôpital comptera 800 lits d'hospitalisation, soit un tiers de moins que l'offre actuelle de Bichat et Beaujon. En contrepartie, le nombre de places en ambulatoire (soins de jour) sera quasi multiplié par deux et certaines chambres pourront être dédoublées en cas de pic d'activité, assurent les porteurs du projet. Un institut de transplantation d'organes sera créé. Certaines activités seront toutefois maintenues sur le site Claude-Bernard Bichat (périnatalité, gériatrie...).

Un projet de très grande ampleur puisque son coût est estimé à l'heure actuelle à... 900 millions d'euros. Les deux tiers seront supportés par l'AP-HP et le reste par l'État principalement.

Florianne Finet

Nouveaux itinéraires pour des bus du 18e

A près trois mois de concertation avec les usagers et les élus, le Stif, l'établissement public qui gère les transports franciliens, a défini un nouveau plan des bus parisiens. Il devrait entrer en vigueur en septembre 2018. L'objectif est de prendre en compte les évolutions en matière de logement et d'activité économique. Une carte interactive recensant les réorganisations prévues est disponible sur le site paris.grand-paris-des-bus.fr. Dans notre arrondissement, aucun changement majeur n'est prévu mais plusieurs

lignes qui traversent le 18e verront leur itinéraire modifié.

- **Bus 30** (gare de l'Est-Trocadéro) : la ligne serait raccourcie à l'est en commençant à Pigalle mais serait prolongée jusqu'à l'hôpital Georges-Pompidou dans le 15e arrondissement. Objectif : alléger la voie Pigalle-gare de l'Est.
- **Bus 60** (porte de Montmartre-Gambetta) : une déviation sera mise en place pour passer au pied de la nouvelle gare RER et de la station de tramway Rosa Parks
- **Bus 81** (stade Charléty-porte de

Gentilly-porte de Saint-Ouen) : la ligne 21 sera fusionnée avec la 81 pour améliorer la lisibilité de cet axe nord-sud. Cela devrait permettre de limiter le nombre de bus circulant sur l'axe Saint-Lazare-Châtelet, souvent très encombré.

- **Bus 85** (Saint-Ouen-les docks-Hôtel de Ville) : les bus s'arrêteront à l'hôtel de Ville et non plus au jardin du Luxembourg afin, là aussi, de désengorger l'axe Châtelet-Luxembourg. Pour permettre également de limiter les retards sur la ligne, selon le Stif.

Florianne Finet

Une chorale de 72 enfants se souvient

C érémonie émouvante ce 27 janvier à la mairie du 18e à l'occasion de la Journée européenne de la mémoire des génocides et de la prévention des crimes contre l'Humanité. La municipalité et l'Association pour la mémoire des enfants Juifs déportés Paris 18e (Amejd 18e) a invité la population à honorer la mémoire des enfants du 18e victimes de la déportation organisée par le gouvernement de Vichy. À 10h30 du matin ont retenti les voix de la chorale des enfants de l'école élémentaire Houdon, dirigés par François Albin (chef de chœur) et accompagnés par le violoniste Fabrice Naud et Fred Lomero, guitariste. Au programme « La Marseillaise », « le Chant des partisans » et « Comme toi » de Jean-Jacques Goldman.

N. D.



La chorale d'enfants de l'école Houdon chante, le 27 janvier à la mairie du 18e, « Comme toi », une composition de Jean-Jacques Goldman.

Pollution de l'air : la mesurer, et après ?

Deux capteurs enregistrent les émanations chimiques et les particules fines dans le 18e. Mais la mise en œuvre de la loi Grenelle 2 traîne en longueur et déforme le projet initial.

Depuis le début de l'hiver, les pics de pollution se succèdent à Paris comme dans plusieurs autres grandes villes, et même en montagne ! Circulation alternée en fonction du numéro d'immatriculation dans un premier temps, puis lors du dernier pic en fonction du niveau de pollution du véhicule : à Paris, les autorités tentent de limiter la pollution causée par la circulation automobile. Une pollution mieux connue car mieux mesurée. Notamment dans le 18e où deux capteurs enregistrent les émanations chimiques et les particules fines.

Airparif a commencé à agir pour la surveillance de la qualité de l'air et l'information en Île-de-France en 1979 avec trois capteurs. Depuis la prise en compte de cette question s'est développée, les inquiétudes et les outils de mesure et d'analyse aussi.

Comment mesure-t-on la pollution ? Il s'agit d'une part de capteurs chimiques qui s'imprègnent de pollution de manière passive. Ces capteurs sont petits et faciles à transporter mais le résultat est peu précis. On peut se servir d'appareils automatiques qui pompent l'air de manière active. Mais ces analyseurs sont lourds et sensibles, ils doivent être adaptés pour le transport. Ces deux types d'outils sont utilisés au quotidien sur le réseau de mesure d'Airparif.

Deux stations dans le 18e

Concernant les particules fines, elles sont mesurées sur les stations d'Airparif par un appareil fonctionnant grâce à une microbalance permettant la pesée des particules. Les vibrations engendrées par un véhicule ou même un vélo peuvent perturber les résultats. Les campagnes de mesure ont été menées avec un système de comptage de particules ultra-fines (inférieures à 1 µm). Les données sont analysées en laboratoire, traitées par des équipes qui font ensuite de la modélisation.

Airparif a deux types de stations : plus d'une cinquantaine de stations automatiques permanentes



Soleil voilé au dessus du Sacré-Cœur par une brume brune de particules fines pendant le pic de pollution du mois de janvier.

et plus d'une dizaine de stations semi-permanentes à proximité du trafic. Elles mesurent la qualité de l'air respiré dans toute la région. Dans le 18e, il y en a une de chaque type : une station automatique, située dans la cour de l'école Ferdinand Flocon, où les polluants sont mesurés toutes les heures. Une station semi-permanente à la porte de Clignancourt, qui donne une mesure indicative à travers une moyenne calculée sur plusieurs semaines de mesures. On appelle « niveaux de fond » la pollution calculée par la première et « niveaux trafic » ceux qu'on mesure en bordure du trafic.

Pourquoi cette implantation ? Parce que le paramètre le plus influent pour l'air extérieur est la distance par rapport au trafic. Ainsi l'impact de la pollution due à celui-ci est sensible jusqu'à 200 m du périphérique. Un périphérique qui longe tout le nord du 18e que traversent en outre trois axes très

fréquentés (rue de La Chapelle, boulevards Barbès et Ornano, avenue de Saint-Ouen). En façade des bâtiments, plus on s'éloigne du sol, plus on a de chance de respirer un air de meilleure qualité. Donc mieux vaut vivre en hauteur et loin d'un axe routier.

Surveiller l'air intérieur

Ce qu'on ignore souvent, c'est qu'il y a deux fois plus de pollution dans une voiture que sur le trottoir. L'automobiliste est plus exposé que le cycliste qui se situe à un niveau intermédiaire entre l'automobiliste et le piéton. Les observations ont démontré que les enfants sont plus exposés à la pollution dans leur siège auto que dans leur poussette. En effet les prises d'air sont proches des pots d'échappement. Situé au cœur de la circulation, l'automobiliste est ainsi la première victime de la pollution qu'il génère. On comprend pourquoi il est recommandé de ne pas utiliser son véhicule en cas de pic de pollution et on se demande pourquoi la région vient de supprimer la gratuité des transports en commun les jours de grande pollution.

Des testeurs miniatures

Pour ceux qui ont envie d'y voir plus clair tout seuls, il existe des testeurs de poche. La Ville de Rennes a distribué de petits appareils permettant de mesurer la qualité de l'air, de façon à doser ses activités pour préserver sa santé. À Paris, la startup Plume Labs a mis au point un petit capteur qui, connecté à une application mobile, permet de suivre en temps réel la qualité de l'air où que l'on soit. « Aujourd'hui, les équipements d'analyse de la pollution de l'air sont fixes et volumineux. Grâce à un long travail de miniaturisation de ces technologies lourdes et complexes, nous voulons rendre accessible à tous la mesure de la pollution », explique Romain Lacombe, cofondateur, avec David Lissmyr, de Plume Labs. C'est bien d'adapter ses activités, mais le problème de fond, lui, demeure et s'aggrave !

Danielle Fournier

Une loi dénaturée

On n'est pas non plus à l'abri dans son appartement ! La loi dite « Grenelle 2 » a introduit une obligation de surveillance de la qualité de l'air intérieur dans certains établissements recevant du public, à la charge du propriétaire ou de l'exploitant de l'établissement. La première échéance, fixée au 1er janvier 2015, concernait les établissements d'accueil collectif d'enfants de moins de six ans et les écoles maternelles. Fin septembre 2014, le ministère de l'Écologie, du Développement durable et de l'Énergie annonçait l'abandon de cette obligation, remplacée par un « guide de bonnes pratiques » intitulé « Outils pour une bonne gestion de la qualité de l'air dans les locaux recevant du public » (sur le choix des produits d'entretien et du mobilier, sur la conception et l'entretien des systèmes de filtration, la ventilation et l'extraction de l'air...).

De nouveaux textes étaient alors mis en chantier pour confirmer officiellement le report de

l'échéance au nom d'une « simplification » du dispositif. Première « simplification » : il ne sera pas obligatoire de réaliser des mesures systématiques de qualité de l'air pour les établissements et collectivités qui auront mis en place des dispositions particulières définies dans le fameux guide. Autre « simplification » : l'obligation d'accreditation pour les organismes chargés d'évaluer les systèmes d'aération est supprimée. Autant dire qu'on a vidé la loi de son côté contraignant !

Enfin la mise en application de ce nouveau dispositif pour les établissements d'accueil collectif d'enfants de moins de six ans et les écoles maternelles a été reportée au 1er janvier 2018. Si les autres échéances restent inchangées, elles sont prévues... aux calendes grecques : 1er janvier 2018 pour les écoles élémentaires, 1er janvier 2020 pour les accueils de loisir et les établissements d'enseignement du second degré, 1er janvier 2023 pour les autres établissements ouverts au public. **D. F.**

Antennes relais : les opérateurs attaquent en force dans le 18e

Les antennes relais de téléphonie mobile poussent comme des champignons à Paris : 1 459 à ce jour. Il est prévu d'en installer au moins quatre nouvelles dans le 18e, qui en comporte déjà 87, dont une sur le toit du 46 boulevard Barbès. Trois autres sont en projet.

L'antenne relais que Free entend installer à Château-Rouge suscite de graves inquiétudes chez les habitants des immeubles voisins, surtout au 44 et au 48 qui seront directement exposés aux ondes. Tout commence lorsque des affiches apposées dans le hall des trois immeubles les invitent à une réunion d'information à la mairie du 18e. Elle se tient le 22 novembre en présence de Douchka Markovic, adjointe au maire du 18e chargée du développement durable, de l'alimentation et de l'environnement. Elle a invité, outre les habitants concernés par la proximité des cinq nouvelles antennes, des représentants des quatre opérateurs (Bouygues, Free mobile, Orange et SFR) et Étienne Cendrier de l'association Robin des Toits.

Devant le fait accompli

Réunion purement d'information en effet car, « conformément à la procédure d'instruction prévue dans la Charte parisienne de téléphonie mobile, un avis favorable a été donné au projet d'implantation de l'antenne au 46 boulevard Barbès ». Cette charte, signée en décembre 2012 avec les quatre opérateurs de téléphonie, est prétendument la plus contraignante de France (dixit le directeur de cabinet de Julien Bargeton, adjoint à la maire, chargé des finances, du suivi des sociétés d'économie mixte, des marchés publics, des concessions et de la poli-

Sept antennes de plus prévues dans le 18e

L'implantation de quatre nouvelles antennes est déjà validée : 46 boulevard Barbès, 173 rue Marcadet, 52 rue Championnet et 121 rue Caulaincourt.

Trois autres sont en attente de validation : 34 rue Hermel, 56 avenue de Saint Ouen et 65 rue Caulaincourt. ■

tique des achats). Elle « limite l'exposition aux champs électromagnétiques de la population, tout en assurant un service de qualité aux usagers ».

Aucune concertation des riverains, pourtant les premiers concernés, n'étant prévue par la charte, ceux-ci se trouvent mis devant le fait accompli. Très inquiets, ils décident de se constituer en deux collectifs distincts : Stop antenne Château-Rouge (au 44) et Pas d'onde à Château-Rouge (au 48). Dans la foulée, une lettre ouverte est envoyée le 3 décembre à Anne Hidalgo, maire de Paris, toujours sans réponse, et une pétition (en ligne et sur papier) est lancée par le 48.

Bataille de niveaux

Pour mémoire, la charte parisienne définit effectivement des niveaux de champ maximal d'exposition, largement en deçà de ceux fixés au niveau national par le décret du 3 mai 2002 (5 à 7 V/m à Paris contre 36 à 61 V/m au niveau national). Cependant, l'association Robin des Toits, association nationale « qui milite pour la sécurité sanitaire dans les technologies du sans-fil », préconise de ne pas dépasser 0,6 V/m en tous lieux.

On est loin des niveaux maximaux préconisés par la charte « la plus contraignante de France ». Il est vrai que, selon celle-ci, « l'existence d'un risque sanitaire pour les populations vivant au voisinage des stations de base de téléphonie mobile n'est pas à ce jour retenue par la Direction générale de la santé, étant donné la faiblesse des expositions, confirmée notamment par les mesures réalisées sous le contrôle de l'Agence Nationale des Fréquences (ANFR) ».

Tout est donc une question de niveau mais on ne peut pas nier que de hautes instances sanitaires internationales alertent depuis longtemps sur la nocivité des ondes électromagnétiques sur le corps humain et sur tous les tissus vivants. L'OMS, entre autres, les classe « comme peut-être cancérigènes pour les humains (Groupe 2B*) », basé sur un risque accru de gliome, un type malin du cancer du cerveau, associé à l'utilisation du téléphone portable ». L'amiante, le DDT, le plomb... sont aussi passés par



Installation d'une antenne relais place des Abesses.

cette catégorie avant de rejoindre la catégorie 1A**. Compilées dans le rapport Bio-Initiative, 1 800 études scientifiques prouvent aussi que les ondes sont cause de nombreuses pathologies (www.bioinitiative.org/table-of-contents/).

Principe de précaution

Avant de répéter la même catastrophe qu'avec l'amiante et malgré les intérêts économiques mis en jeu, que l'on devine énormes, n'est-ce pas le devoir des autorités sanitaires et de nos élus de tenir compte des études scientifiques et des inquiétudes légitimes des habitants ? Il est temps de prendre la mesure des dangers avérés d'une surexposition aux ondes électromagnétiques.

En attendant, la pétition, toujours ouverte, a recueilli 282 signatures en ligne. Quatorze participants des deux collectifs ont été reçus le 10 janvier par Douchka Markovic. La mairie n'est ni pour, ni contre mais reste « extrêmement attentive » et joue son rôle d'information auprès des citoyens.

Un autre projet d'implantation commence à faire parler de lui, au 52 rue Championnet. Là encore un collectif vient de se constituer. Une réunion publique d'information le mardi 7 février à 18 h 30, toujours à la mairie, informera cette fois-ci les riverains des 56 avenue de Saint-Ouen et 34 rue Hermel où des implantations sont également prévues. En présence de Douchka Markovic, Mario Gonzalez, adjoint au maire du 18e chargé des relations entre les locataires et leur bailleur et de la médiation, de l'opérateur Free mobile et de l'association Robin des Toits, ce sera le moment idéal pour s'informer et interroger l'opérateur sur la nécessité de toutes ces nouvelles antennes.

À suivre donc...

Sylvie Chatelin

□ Contact : pasdondeachateaurouge@gmail.com

* Groupe 2B : agent peut-être cancérigène (parfois appelé cancérigène possible).
** Groupe 1 : agent cancérigène (parfois appelé cancérigène avéré ou cancérigène certain).

Goutte d'Or-Château-Rouge

Du bon, du bio, du sympa à la Cantine Le Myrha

On se bouscule dans le nouveau resto des frères Legrand autour de belles assiettes à prix imbattables.

À l'heure du déjeuner, elle ne désemplit pas, la toute nouvelle Cantine Le Myrha à l'angle des rues Myrha et Poissonniers. Grande salle très claire avec de vastes vitrines ouvertes sur les deux rues, et surtout des prix record pour une nourriture fraîche, bio et faite maison. Le principe est simple, inspiré de celui des cantines : on commande et paye à la caisse et on emporte à sa place les mets choisis, sauf le plat chaud préparé à la demande. On laisse son prénom et on vous appelle quand l'assiette est prête. Et comme l'ambiance est sympa, l'autre jour un consommateur ému par les efforts des serveurs relayait spontanément leurs appels d'une voix de stentor. Bienvenus, les enfants disposent d'une caisse de jouets et de livres.

Le plat du jour à 6 € !

La carte, affichée sur un tableau au-dessus du comptoir, est minimaliste : un seul plat du jour avec plusieurs légumes, de saison toujours – bio et circuits courts obligent – du riz et/ou un autre féculent, des légumineuses. Pour le compléter, trois options possibles : une garniture au poulet, une aux œufs et une végétarienne. C'est simple et bon, parfumé d'herbes ou d'épices, et copieux. En outre on vous précise que, si vous avez très très faim, vous pourrez revenir demander du rab : la maison prône l'antigaspi et préfère vous resservir que charger plus encore votre assiette.

Celle-ci coûte 6 €. Pour une salade aux légumes variés ou un mug de soupe, 3 €. Un dessert original dont les recettes varient quotidiennement (ex : muffin aux betteraves, cake aux carottes, compote moussueuse de poire crue...), 3 € aussi. Toutes les boissons sans alcool, en self-service, sont à... 1 € : orangeade, mélange de jus de légumes et fruits, thé,



De la salle, on voit les deux chefs, Manuel (de dos) et Mathieu (à droite), préparer les grandes marmites de légumes.

café filtre, sauf l'expresso à 1,50 €. Bière locale bio venue de l'Essonne à 3 €, verre de vin idem, et une étonnante vodka betterave à 4 € ! Le dimanche midi, beau brunch très copieux à 15 €. A midi, plus d'une centaine de personnes – habitant ou travaillant dans le quartier – viennent ici déjeuner. Du mardi au dimanche Le Myrha est

ouvert non-stop jusqu'à 23 h et on peut y manger à toute heure. On peut aussi, aux heures creuses, s'y installer avec une boisson, un livre ou son ordinateur et travailler ou bavarder entre amis. Attention quand même à ne pas trop élever la voix : la salle n'est pas bien insonorisée et le lieu souvent trop bruyant.

Marie-Odile Fargier

Une nouvelle maison d'édition au cœur de la Goutte d'Or

Elle porte le nom du quartier où habitent ses trois fondateurs. Le premier ouvrage, *Steak machine*, est sorti en librairie le 2 février.

Les jeunes créateurs des éditions Goutte d'Or ont suivi des parcours variés et très complémentaires, bien adaptés pour monter un tel projet. Clara Tellier Savary est chef d'édition à *Courrier international*. Geoffrey Le Guilcher, journaliste indépendant, a travaillé aux *In-ruptibles* et collabore à *Mediapart*, *Le Canard enchaîné*, *Streetpress*, *Les Jours* et *la Revue XXI*. Johann Zarca est écrivain ; repéré grâce à son blog *Le Mec de l'Underground*, il a publié son premier roman en 2013. Tous les trois aiment « se laisser traverser par les univers qu'ils traversent ».

Cette maison d'édition annonce deux collections : l'une de reportage,

l'autre de fiction. La première emprunte ses codes à la *narrative non fiction* anglo-saxonne, à la littérature du réel, qui compte parmi ses figures emblématiques Albert Londres, Under S. Thomson, Nellie Bly, Jack London ou Emmanuel Carrère. C'est du journalisme immersif. La seconde collection sera consacrée à des ouvrages empruntant au réel des univers existants et racontant des histoires aux personnages inventés dont la ressemblance avec des personnes ayant existé est purement fortuite.

Machine à broyer

Avant d'entamer la lecture de *Steak machine*, le premier ouvrage paru le 2 février, écrit par Geoffrey Le Guilcher, on a en mémoire les vidéos de L214 : « [cette association] spécialisée dans l'introduction de caméras cachées dans les abattoirs », qui

pointe surtout la maltraitance animale. Là, il est question « de ces hommes en combinaison tachée de sang qui pendent [les bêtes] à des crochets ». C'est un livre social. Pour mener son enquête dans ce monde clos des abattoirs, Geoffrey s'est fait embaucher pendant cinq semaines. Il raconte la souffrance physique et psychologique, la précarité, la cadence, « 63 vaches à l'heure quand on est au taquet... ».

L'examen mi-janvier en première lecture à l'Assemblée nationale de la loi sur le respect de l'animal en abattoir, et en particulier l'adoption de la vidéosurveillance obligatoire dans les abattoirs à partir du 1er janvier 2018, donne à ce livre une actualité toute particulière.

On a hâte de découvrir les prochaines perles de ces nouveaux éditeurs. Un second ouvrage doit paraître en juin : *On ne naît pas grosse*, de Ga-

brielle Deydier. Le troisième est prévu pour septembre : *Paname Underground*, sous la plume de Johann Zarca.

La communication de cette maison d'édition s'annonce originale, avec des actions de type affichage sauvage avec des blouses blanches et des masques d'animaux, des vidéos teasers diffusées sur les réseaux sociaux, des happenings, « pour faire vivre nos bouquins, avant, pendant, et après. On voulait monter notre propre maison d'édition. On l'a fait, ça nous a fait marrer. On ne se prend pas au sérieux. On fait ce qu'on a envie, on n'a pas une grande expérience de l'édition, mais on pense juste qu'on a un créneau, une carte à jouer. »

Sophie Roux

□ Les éditions Goutte d'Or, 5 rue de Tombouctou, www.editionsgouttedor.com

Goutte d'Or-Château-Rouge

À l'école du Café Lomi

Vous cassez souvent la croûte mais sans doute pas celle d'un café. Apprenez à le faire dans la belle salle lumineuse de l'école du Café Lomi.



© Jean-Claude N'Diaye

La grande façade de l'école de café rue Marcadet : on y vient apprendre à préparer un café parfait.

D'abord, on hume le café fraîchement moulu, puis on ajoute l'eau à 92°C. Après quatre à six minutes, on casse avec le dos d'une cuillère la légère croûte qui s'est formée sur le café. Approcher alors son nez pour capter les arômes et goûter enfin le café en aspirant de l'air pour favoriser la libération des saveurs.

Tout un art, ces séances de dégustation organisées par Mikaël, forma-

teur et responsable de l'école Lomi. Les codes s'apparentent à ceux pour déguster le vin ! D'ailleurs, on parle de sommelier du café ou barista pour désigner le serveur professionnel passé maître dans l'art de préparer et servir le café. Ce métier est d'avenir, si l'on en croit Léo, diplômé de l'école et passionné au point de vouloir ouvrir un *coffee shop* de qualité en province.

De la graine à la tasse

Le barista est le dernier maillon d'une longue chaîne de production qui va de la graine semée par le pro-

ducteur, choisie et grillée par le torréfacteur, jusqu'à la tasse. Chaque étape compte quand on cultive l'art du café de spécialité sur mesure, comme au Lomi.

Ici, on sélectionne les meilleurs grains verts d'arabica issus de plantations de Colombie, d'Éthiopie, du Brésil... Des plantations dont le travail de qualité est reconnu dans des concours internationaux appelés « Cup of excellence ». Puis on torréfie les grains chaque semaine pour en développer les arômes. Les grains ainsi grillés passent du vert à un brun

plus ou moins foncé. Important aussi, l'équipement pour moulinier et bien infuser le café. Ici, pas question de servir un espresso préparé, comme trop souvent en France, à partir d'une dose de café trop faible, un temps d'infusion trop court, le tout servi dans un trop grand volume d'eau. Résultat : une boisson acide, amère, sans corps ni douceur.

Choisir sa cafetière

Chez Lomi, au savoir-faire reconnu et souvent récompensé, tout est fait au contraire pour que vous dégustiez un excellent café, toujours frais moulu. Vous avez le choix parmi 12 variétés comme le bien nommé « La Goutte d'Or », fruité avec des notes de chocolat et de cerise noire, ou encore le « Home sweet home », rond, dense et réconfortant. L'école forme le grand public, avec des ateliers découverte « culture café », mais aussi des professionnels.

Pour finir, l'école livre quelques secrets de fabrication. Tout d'abord choisissez bien votre cafetière. Qu'elle soit à filtre, à piston, ou expresso, lavez-la très régulièrement. Moulinez les grains en fonction de la cafetière choisie, juste avant de préparer votre café (car le café moulu ne conserve ses meilleurs arômes que trois à cinq minutes). On laisse infuser le temps indiqué dans une eau faiblement minéralisée. Enfin, savourez votre café parfaitement réussi ! **Maryse Le Bras**

□ École de café de spécialité Lomi, torréfaction, 3ter rue Marcadet, 09 51 27 46 31. Ouvert tous les jours de 10 h à 19 h.

La Chapelle

Promenade inspirante pour les habitants sur le futur site Hébert

Fin janvier, les habitants étaient conviés à une promenade pour découvrir, en lieu et place, le futur projet d'aménagement du site Hébert. Un temps glacial qui n'a pas refroidi ce moment de concertation collective.

Une cinquantaine d'habitants ont fait le déplacement en cette fin de matinée glaciale de fin janvier pour participer à la promenade découverte et de concertation sur le futur site d'aménagement Hébert. Pour les accompagner, recueillir les opinions et présenter le cadre de cet-

te opération, l'agence de concertation Trait clair et des membres de la SNCF Espaces ferroviaires avaient organisé une promenade exploratoire autour de sept lieux de sociabilité tels que les places de Torcy, Hébert, Mac Orlan, le square Rachmaninov ou encore le jardin de l'Évangile, tous gravitant autour du futur site actuellement occupé par Point P, la police, Tafanel et par des bureaux de la SNCF. Devant la belle affluence, la

promenade s'est scindée en deux groupes.

Un jardin d'Éole en mieux ?

Sur le site Hébert, espace de 5,2 ha et cœur du projet d'aménagement, les promeneurs ont pu faire le tour de l'immense entrepôt longeant les rails du réseau de la gare de l'Est. On sent ici le même potentiel d'aménagement que le jardin d'Éole et les participants n'ont pas manqué d'établir des paral-

lèles avec le parc déjà existant. « Comment faire la même chose qu'à Éole mais en l'ouvrant à toutes les générations et aux travailleurs alentours ? », questionne un habitant. « Ne pourrait-on pas prolonger jusqu'ici la coulée verte qui longera les rails de la gare du Nord vers la porte de La Chapelle ? », propose un autre. Les représentants de Trait clair consignent soigneusement les remarques. Dans l'ensemble, la pertinence du

Clignancourt

Il est né rue Damrémont...

Montmartre n'a pas oublié André Malraux.

André Malraux est né le 3 novembre 1901 au 53, rue Damrémont. En 1905 ses parents divorcent. Il est alors accueilli avec sa mère à Bondy, dans l'épicerie que tient sa grand-mère maternelle. Le futur écrivain, prix Goncourt en 1933 pour *La Condition humaine*, y passera son enfance et son adolescence. Mais ses liens avec la Butte ne disparaîtront pas pour autant.

En 1920, féru d'art et de littérature, il rend visite à Max Jacob (1876-1944), qui vit à Montmartre. Il devient un fidèle du poète, qui le met en relation avec les meilleurs artistes montmartrois, nombreux à hanter le Bateau Lavoir et les cabarets de l'époque. Il rencontre Pascal Pia, futur poète et journaliste. Tous deux se reconnaissent comme des rebelles, désargentés de surcroît, et vont parfois la nuit chanter dans les cours de la colline des peintres.

Loin de la Butte...

Ayant fait la connaissance de Clara Goldschmidt (1897-1982), qu'il épouse, André Malraux va se tourner vers d'autres lieux, voyager au loin, entreprendre une expédition qui le mènera en Asie où il descendera un temple, sera arrêté, jugé puis finalement libéré après une mobilisation des artistes français, dont un certain nombre de ses amis montmartrois. Il ne reviendra pas sur les lieux de ses premiers exploits musicaux mais, dans les lieux en question, il n'est pas oublié.

En 2010, une plaque à son nom est installée rue Damrémont. Et, 40 ans après sa mort (survenue en novembre 1976), une cérémonie est organisée devant cette plaque, le 5 décembre 2016, en présence du maire du 18^e arrondissement, avec dépôt d'une gerbe de fleurs et un discours d'Anne Malraux, petite-nièce d'André.

Pour la situer, quelques précisions généalogiques. En 1945, André Malraux, qui a eu deux fils (nés l'un en 1940, l'autre en 1943), qu'il n'a pas pu reconnaître (car pas divorcé), avec la romancière Josette Clotis, se retrouve seul avec eux. En 1944 en effet, Josette est morte, les jambes broyées par un train. Le demi-frère d'André, Roland Malraux, un grand résistant, a été tué par les Allemands. La veuve de Roland, Madeleine, a mis au monde (en 1944) un fils, Alain, qui ne connaîtra donc pas son père. À la Libération, André et Madeleine emménagent ensemble avec les trois petits garçons. Madeleine va alors chaque jour à l'hôtel Lutetia, espérant jusqu'au bout le retour de son mari. Finalement André et Madeleine se marieront en 1947. Anne est la fille d'Alain (le « neveu-fils » d'André).

... mais toujours présent

À Montmartre, les souvenirs et le culte de Malraux restent vifs. Au point qu'en 1996 est créée une association, « Les Amis d'André Malraux-Montmartre », qui devient en novembre 1998 « Les Amitiés internationales André Malraux » (AIAM). Les AIAM sont désormais une association à caractère international qui publie la



À Montmartre, le quartier où il est né, une association perpétue le souvenir d'André Malraux.

revue *Présence d'André Malraux*, organise des événements (colloques, expositions, lectures etc.), œuvre à la diffusion de l'œuvre et à la connaissance de l'homme André Malraux.

Elle a son adresse rue Vauvenargues et, même si elle est présente en divers lieux français et étrangers, elle n'oublie jamais Montmartre. En 2002, elle y avait organisé un débat sur André Malraux et ses amis montmartrois. En 2005, elle avait participé à l'exposition Galanis au musée de Montmartre. Rappelons qu'en 1922, André Malraux avait préfacé le

catalogue de l'exposition de Galanis, un de ses amis d'alors.

Dernière action des AIAM : la coorganisation avec mon laboratoire, le Cevipof (Centre de recherches de Sciences Po, qui a abrité la rédaction de ma thèse sur « André Malraux et le gaullisme » et des livres qui ont suivi), du colloque de novembre dernier, « La réception de Malraux aujourd'hui ». Colloque international dont les Actes seront bientôt publiés dans *Présence d'André Malraux*.

Janine Mossuz-Lavau

Petit Pois : ça sent bon !

Ce dimanche frisquet à l'heure du thé, dès l'entrée chez Petit Pois, où les

petits pois blancs sur fond rouge de la déco sont omniprésents, ça sent bon les crumbles à la cannelle ! Ils achevaient de cuire dans le four de la cuisine ouverte, au centre du vaste et accueillant restaurant-salon de thé éclairé par de gros lampions. Des enfants chevauchent des tricycles en chantonnant, d'autres jouent aux jeux de société. Un bébé dort dans les bras de sa maman qui achève son brunch avec une copine, le papa vient récupérer sa famille à l'heure du goûter. On replie les chaises d'enfants libérées par les petits. D'autres entrent portés par leurs parents.

Mon généreux bol de thé Roiboos (4,50 €) arrive servi avec une délicieuse part de tarte fine à la rhubarbe



(7 €) tandis que je salive sur le parfait au chocolat noir qui orne la vitrine sur rue où on pose les pâtisseries fraîches. Elles n'y restent pas longtemps ! Petit Pois propose sa cuisine maison du petit-déjeuner,

déjeuner, ou brunch (samedi et dimanche), menu pour bébé ou enfant et pâtisseries, tous les jours de 9 h 30 à 17 h 30 (et plus le week-end), sauf le lundi. Hors brunch ce dimanche-là, un plat du jour, chili ou tagine de légumes longuement mitonné par la patronne aux fourneaux. Comptez 10 à 12 € pour un plat, sur place ou à emporter. Des quotidiens et hebdos sont à disposition et Petit Pois propose des fêtes anniversaire pour enfants qui, comme les parents, apprécient ce lieu convivial.

Jacqueline Gamblin

□ 57 rue du Mont Cenis. 01 42 51 86 23.

projet n'est pas remise en cause. Il permettra de désenclaver cette partie très résidentielle du quartier qui a vu la construction de nombreux logements, comme récemment dans la rue Cugnot. Seul point d'achoppement, non abordé dans ce groupe, la place dévolue aux espaces verts permettra-t-elle de telles initiatives ?

Un calme relatif

De retour dans la rue de l'Évangile qui longe le site, il apparaît qu'il règne dans cette voie, qui mène à Rosa Parks et à la porte d'Aubervilliers, un calme relatif comparé à l'agitation du boulevard Ney. Le projet Hébert pourrait accentuer encore cette atmosphère qui incite à la flânerie. Le secteur est desservi par les lignes de bus 60 et 35. Mais cette tranquillité est parfois en trompe-l'œil car le manque de commerces ou d'activités noc-

turnes favorise plutôt un sentiment d'isolement voire d'insécurité, comme le déplore un jeune père de deux enfants en bas âge.

Cette forme de concertation accouchera-t-elle d'un projet cohérent en phase avec les attentes des habitants. Face aux critiques des associations après la présentation de l'avant-projet début janvier, qui pointait la grande minéralité de l'ensemble et la faible part dédiée aux espaces verts, les parties prenantes tiendront-elles compte des propositions de cette forme de concertation ? Réponse en juin lors de la réunion publique de restitution. D'ici là, d'autres ateliers participatifs auront lieu les 23 février et 16 mars.

Stéphane Bardinet

□ Ateliers participatifs : 23 février, Ecole normale sociale, 2 rue de Torcy, de 18 h à 20 h ; 16 mars, collège Daniel Mayer, 2 place Hébert, de 18 h à 20 h.

Porte de Saint-Ouen : les commerçants pâtissent des longs travaux de voirie

Ils s'inquiètent que leurs plaintes sur les conséquences des travaux du tramway et dans la station de métro restent sans réponses.

Depuis que j'ai repris mon commerce, les travaux sur l'avenue ont été quasi permanents. Ajoutez à cela ceux du tramway et vous comprendrez la situation financière difficile dans laquelle les commerçants du bas de l'avenue de Saint-Ouen sont plongés », regrette Malika Bouhenni qui tient le point presse au 152 (portrait ci-dessous). « C'est malheureusement vrai », confirme Richard Colombo chez Cool Vapote, magasin de cigarettes électroniques au 150 de l'avenue : « À l'exception de quelques mois, la voirie a été sans cesse éventrée pour des travaux d'entretien à la station Porte de Saint-Ouen. Des travaux dont personne ne conteste l'utilité, c'est plutôt la répétition et leur longueur qui pèsent sur le moral. »



Chaussées éventrées ou rétrécies, difficultés de circulation : les travaux du tramway et de la station de métro perturbent tout le quartier.

Courrier sans réponse

L'encombrement de la voirie par des barrières et le rétrécissement de deux à une voie de la chaussée ont forcément un impact sur la fréquentation. « Une boutique a déjà fermé, d'autres sont en danger et face à cela, nous nous sentons délaissés par les autorités », continue Richard Colombo.

En décembre, il a écrit un courrier à la Région, la Ville, la RATP et aux

deux mairies d'arrondissement dont dépend l'avenue. Cosigné par 12 commerçants, le texte regrettait le manque de préparation des travaux, qui auraient pu être exécutés dans une opération conjointe (chauffage urbain, désamiantage et traitement des infiltrations de la station de métro). Enfin, les signataires demandaient quelle

aide les autorités pourraient apporter aux commerçants concernés. Fin janvier, ils n'avaient reçu aucune réponse, mais le problème de fond demeure.

Sentiment d'abandon

Un silence qui sonne comme un abandon pour les commerçants. « Les

mairies d'arrondissement ont des élus au commerce et à l'artisanat, aucun d'eux n'est jamais venu s'enquérir de notre situation », continue Richard Colombo. *Pire c'est par les flash info de la RATP que nous apprenons les nouvelles ; il y a un gros problème de communication. »*

Et les autorités locales ne sont pas

les seules à faire profil bas. Malika Bouhenni narre longuement ses appels à l'assurance ou à la Chambre de commerce pour savoir si des aides de soutien à cette baisse d'activité existent : « J'ai été baladée toute la journée avec le sentiment que per-

sonne ne se sent concerné par le problème. » Les travaux sur l'avenue sont prévus pour fin avril et le passage des premiers tramways fin 2018. Les commerçants vont devoir serrer les dents encore de longs mois.

Stéphane Bardinnet

Le tramway au conseil d'arrondissement

Les travaux du tramway T3 qui concernent le 18e de la porte de La Chapelle à la porte d'Asnières ont fait l'objet de deux interventions au conseil d'arrondissement de janvier.

Felix Beppo, adjoint au maire du 18e chargé de la voirie, des transports et des déplacements, a dressé un petit bilan en rappelant que le T3 est un projet de 211 millions d'euros, financé par l'État (12%), la Région (28%) et la Ville de Paris (60%).

Les travaux ont démarré en avril 2014 et l'année 2016 a été consacrée à supprimer tous les tunnels jalonnant les Maréchaux, car le tramway ne circule qu'en surface. « Une surprise de taille explique la dérive des délais, a précisé Felix Beppo : La présence d'amiante et donc la néces-

sité de désamianter une surface plus importante que prévu. »

Aujourd'hui, presque 85 % des travaux de désamiantage ont été effectués. Les travaux, qui devaient se terminer fin 2017, seront finis à l'automne 2018.

La seconde intervention, celle d'Afaf Gabelotaud, chargée du commerce de l'artisanat et du développement économique, avait pour thème l'indemnisation des commerçants. En effet, une commission amiable se réunit régulièrement pour indemniser des commerçants dont le chiffre d'affaires serait pénalisé en raison des travaux du T3.

Deux dossiers ont été examinés. Le premier, déposé par une maroquinerie, a obtenu 8 000 €. Et 5 000 € ont été attribués à un kiosquier.

Nadia Djabali

Alerte à la pyrale du buis au square Suzanne Buisson, vrai ou faux ?

Le collectif square Buisson plaide pour la sauvegarde des haies de buis du square du même nom. La pyrale ne semble pas avoir atteint les arbustes pour le moment.

D'après le collectif, sous prétexte que les buis d'une hauteur d'environ 1 m enca-

drant le terrain de boules seraient attaqués par la pyrale du buis, ils feraient l'objet « d'un projet de changement de plantations imminent » et donc d'arrachage.

Mais qu'est-ce que cette fameuse pyrale ? La pyrale du buis, de son petit nom latin *Cydalima perspectalis*, est un insecte lépidoptère, autrement dit un papillon de la famille des Crambidae, originaire d'Asie. Depuis son arrivée en France par l'Alsace en 2008 et sans prédateur naturel dans le pays, elle a réussi à coloniser 51 départements, dont certains très éloignés de sa porte d'entrée. Autant dire que la bestiole est une grande voyageuse.

Une espèce vorace

Le problème, c'est que la chenille de ce papillon ne consomme que des feuilles de buis : *Buxus sempervirens* (buis commun), *Buxus sempervirens*

(variété horticole à feuilles rondes) et *Buxus colchica* Pojark (buis de Colchide ou du Caucase). De plus, l'espèce est très prolifique et très vorace. Des jardins prestigieux, symboles du jardin à la française (Versailles ou Chantilly) sont touchés. Mais au square Buisson, aux dires du collectif, « pas de pyrale, les buis sont en parfaite santé, état attesté par plusieurs jardiniers et paysagistes ».

Christophe Couard, chef du service d'exploitation des jardins du 18e arrondissement à la direction des espaces verts et de l'environnement, nous confirme qu'effectivement, dans ce square, il s'agit « d'une espèce de buis résistante, moins sujette à l'attaque de la pyrale. Quelques arbustes sont cependant morts ces dernières années et n'ont pas été remplacés car l'espèce est malheureusement introuvable en pépinière. Une réflexion de substitution de ces arbustes est en cours ». Il assure « qu'il n'est pas prévu de supprimer ces buis et que la pétition du collectif est donc sans fondements ». Il précise toutefois que « si une attaque virulente de la pyrale devait se produire, les buis seraient arrachés et remplacés par une autre espèce offrant le même style paysager et structurel, myrte, houx, lilas ou autre, substitués les plus répandus en Europe dans les jardins à la française ».

çants à leur sort est aussi une manière d'abandonner les habitants. »

Elargir le choix

Mais Malika Bouhenni ne baisse pas les bras. Chaque jour elle change les magazines en vitrine pour éveiller l'intérêt des passants. « Je mets des magazines de musique, d'architecture ou de jazz et ça marche ; ce n'est pas parce que nous sommes dans un quartier populaire que les gens ne s'y intéressent pas. » L'offre est impressionnante : quotidiens, magazines de tricot, jeux, turf, journaux serbes, turcs, mais aussi papeterie et bandes dessinées. « Sûrement l'offre la plus large du quartier, même si je ne peux pas choisir tous les titres que je souhaiterais. Ainsi j'ai voulu proposer Garçon, un magazine homo de qualité, mais cela n'a pas été possible. J'aimerais aussi relancer une activité librairie comme le faisait mon père. Et même inviter des auteurs pour des dédicaces. »

Stéphane Bardinnet

□ Point Presse, 152 avenue de Saint-Ouen, ouvert du lundi au samedi. Tél. 01 46 27 39 35.

□ On peut signer la pétition au Studio 28 rue Tholozé, chez Lepic en Fleur au 32 rue Lepic et chez Muse, 4 rue Burq.

De père en fille, la passion de la presse en toute convivialité

Près de la porte de Saint-Ouen, Malika Bouhenni a repris le point presse tenu pendant 30 ans par son père. Un travail prenant et fatigant, qu'elle mène avec détermination pour l'amour du quartier et de la clientèle.

J'entretiens un lien affectif avec la presse, j'ai grandi dans l'odeur des journaux », explique Malika Bouhenni, charmante et énergique responsable du point presse de la porte de Saint-Ouen. À l'heure de la retraite de son père, qui a ouvert ce commerce il y a 30 ans, elle a décidé de reprendre le flambeau. « Mon père était un homme sans beaucoup d'instruction

mais il aimait ce qu'il faisait. Il avait commencé à vendre des journaux sur des tréteaux dans la rue ! »

Fille d'un Algérien et d'une Brésilienne, Malika est une enfant du quartier. Elle ne l'a guère quitté depuis son enfance, si ce n'est pour vivre trois ans à Toronto au Canada. Elle en a gardé une bonne maîtrise de l'anglais et un diplôme de tourisme post bac. Arabophone et anglophone, elle n'en a pas moins peiné

à trouver une situation professionnelle stable. Quand son père raccroche, elle se décide vite.

Lien social

Les relations humaines constituent son carburant pour tenir dans ce métier difficile où les journées commencent avant 6 h et finissent quand les clients rentrent du travail. Pourquoi si tôt ? « Pour les gens qui travaillent de nuit et pour ceux qui travaillent tôt. Les taxis, les services de nettoyage, le personnel hospitalier de Bichat... »

Elle puise son énergie dans la chaleur humaine. « Salut Maurice, Le Monde n'est pas encore arrivé, je t'en mets un de côté quand je serai livrée ? » Une vision sociale de son métier, comme lorsque ce client handicapé moteur appelle pour commander des magazines de jeux et mots croisés et qu'elle prend son temps pour lui décrire l'offre disponible. Plus tard, un petit jeune dévoué passera à la boutique et les lui montera chez lui.

Il règne ici une atmosphère conviviale. Les clients saluent en habitués,

certaines dames âgées laissent leur cabas cinq minutes pour aller faire une course express. « Pour la population âgée du quartier, nous sommes souvent les seules occasions d'échanger quelques mots. C'est pourquoi nous nous accrochons pour faire vivre cette avenue : il y a de la solidarité entre les commerçants et les habitants. »

Zone de relégation

S'accrocher est bien le mot. Car depuis qu'elle a repris la boutique, la situation n'est pas facile. Les travaux incessants autour de la porte et sur l'avenue nuisent beaucoup à son activité. Et de déplorer un manque de considération des pouvoirs locaux pour le bas de l'avenue, moins prisé que les alentours de Guy Moquet. « C'est un quartier populaire ; les dames âgées, le gros de ma clientèle, vivent ici tranquillement ; un quartier mélangé où il fait bon vivre et qui évolue, comme avec le futur centre culturel Le Hasard ludique. Mais nous avons souvent le sentiment d'être dans une zone de relégation, regrette-t-elle ; laisser les commer-



Malika ouvre son kiosque dès l'aube pour ceux qui travaillent la nuit.

Aux Abbesses, des paroissiens enseignent le français aux exilés

Au creux du douillet Montmartre, une poignée de bénévoles animent des ateliers trois fois par semaine. Leur but : aider des migrants très motivés, venant pour la plupart de banlieue, à acquérir la langue de leur pays d'accueil.

Tout s'est fait simplement », assure Noëlle Fauriol, la soixantaine, ingénieure-soudage de son état. À Stalingrad, la paroisse Notre-Dame-des-Foyers était dépassée (et l'est toujours) par les besoins des migrants. Alors, en avril 2016, un appel à l'aide a été lancé à Saint-Jean-de-Montmartre, en pleine messe. Une petite dizaine de fidèles s'est manifestée. « Nous nous sommes donc retrouvés à l'accueil des migrants, rue de Tanger, poursuit Noëlle, afin de nous former à l'alphabétisation pendant un mois. C'est ainsi qu'est née l'antenne des Abbesses. »



© Christian Adnin

Nicole Roche-Imbert, prof d'allemand retraitée, donne un cours d'alphabétisation dans les locaux paroissiaux de Saint-Jean-de-Montmartre.

Faute de moyens

Ils sont aujourd'hui neuf migrants à se présenter : quatre habitués assidus et cinq petits nouveaux. À leur arrivée, des manteaux, reliquats de la précédente kermesse, leur sont proposés. Sara, Ivoirienne de 25 ans, en découvre un à sa taille et distribue mille sourires en remerciement, tandis que Françoise Monteil, institutrice retraitée, sert café, thé et biscuits. Puis les apprenants sont répartis en deux groupes.

Ceux qui ne parlent pas du tout français et n'ont jamais connu l'école restent avec Didier Mottis, 62 ans, tout jeune retraité de l'artisanat. « Je connais bien l'alphabétisation, explique-t-il, car, en 1976, c'est devenu mon métier pendant 20 ans. À la suite des guerres du Sud-Est asiatique les réfugiés arrivaient en très grand nombre. Il y avait alors de vrais moyens car la structure qui m'employait dépendait du ministère du Travail. On opérait donc avec six niveaux de pédagogie et une vraie organisation, tandis qu'ici, on fait juste ce qu'on peut. Quand, faute de budget, tout s'est arrêté en 1996, je suis devenu installateur sanitaire. »

Objectif : caissière

Le second groupe est parti dans la salle voisine avec Marie-Claude Gros, retraitée. « Mon ancien métier de prof d'anglais m'a fait adorer la pédagogie, dit-elle. Mais devant des adultes qui n'ont jamais été scolari-

sés et qui ne parlent pas un mot de français, on est comme face à un mur qu'on doit escalader sans piton ni marteau. » C'est pourquoi, quand c'est possible, Marie-Claude s'occupe prioritairement des personnes qui ont déjà été scolarisées dans leur pays. Et aujourd'hui avec seulement deux élèves, ça « dépoté » : grammaire, temps, conjugaison, syntaxe et vocabulaire sont au tableau. Les deux jeunes femmes sont avides, comme tous les élèves d'ailleurs, quel que soit leur niveau. Assises côte-à-côte, Amrita, 29 ans, et Huiling, 25 ans, « rament » ensemble pour la maîtrise de notre langue, à l'oral comme à l'écrit.

La galère d'exilées d'Asie leur est commune, les raisons qui les y ont embarquées sont bien différentes. L'une est Tibétaine, l'autre Chinoise : tout un symbole. Amrita a quitté le Tibet il y a deux ans pour rejoindre son mari parti un an plus tôt. Les retrouvailles ont donné naissance à une fille. Amrita fait tout au long de la semaine la tournée des cours de français, jonglant ici et là au gré des opportunités. Au total, cinq adresses différentes, trois à Paris et deux en banlieue, une chaque jour, quoi ! Quand elle rentre le soir elle s'occupe de sa fille puis fait ses exercices pour le cours du lendemain. Elle en est certaine, toute cette persévérance lui permettra de retrouver ici son tra-

vail perdu en fuyant le Tibet : caissière.

Où avez-vous mal ?

De l'autre côté de la cloison, Didier est à l'œuvre et termine justement le tour de table des présentations : « Alors d'où venez-vous, Ismaël ? – du Havre. – Oui, mais avant ? – du Soudan... » Didier vouvoie systématiquement les migrants : « Le vouvoiement n'est pas naturel pour eux mais c'est ainsi qu'on leur adressera la parole et en général c'est sur ce mode qu'il vaut mieux répondre aux interlocuteurs. »

Le premier exercice démarre. Il permet surtout d'acquérir du vocabulaire : « Où avez-vous mal ? » « J'ai mal à la tête », et chacun répète. Viennent ensuite les « J'ai mal aux oreilles... aux dents... au cou, à la gorge ». On s'applique à bien désigner avec le doigt la partie du corps concernée. Et à tour de rôle, on reprend inlassablement. Nous voici arrivés à la pomme d'Adam que Didier présente comme spécifique aux hommes. Il en profite pour donner cette info pratique : « C'est à la longueur des pieds et à la pomme d'Adam qu'on reconnaît les travestis. C'est très important de savoir ça, surtout par ici. » Personne ne rit, preuve qu'il faudra encore travailler avant de goûter l'humour du quartier... où Didier est né.

Arrive le second exercice où, dans un jeu de rôles, il est question d'appeler le médecin. Didier, père de famille, explique : « Ces personnes sont jeunes et susceptibles d'avoir des enfants, et les enfants, c'est tout le temps malade ! » Aussi, se met-il maintenant à jouer la secrétaire médicale : « Dring... (il fait mine de décrocher). Allo, vous avez mal où ? – J'ai mal à la gorge », se risque Amid, vite rassuré d'avoir été compris. « Très bien, poursuit le bénévole. Nous allons prendre rendez-vous : épelez-moi votre nom. » Ça se complique pour Amid qui doit se concentrer. Lorsque, soulagé d'avoir réussi, patatras, arrive cet énigmatique : « Et vous avez la CMU ? » Didier n'est pas sadique : « Le jargon administratif est une réalité à laquelle ils n'échapperont pas, il faut les entraîner. »

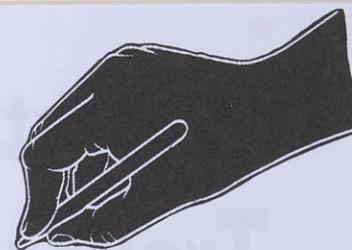
administratif est une réalité à laquelle ils n'échapperont pas, il faut les entraîner. »

L'Afrique à pied

Déjà deux mois que Didier offre de son temps : « Quand on m'a sollicité, ça c'est sûr, j'ai reculé des deux pieds ! Et puis on m'a dit : "Mais non, viens juste pour voir." Je suis allé voir et là, forcément, j'ai replongé. Ça ne pouvait pas être autrement. Quand on se retrouve concrètement devant l'attente de ces gens, face à leur besoin d'apprendre, pour ainsi dire vital, on ne peut pas tourner les talons. C'est aussi pour moi le bonheur d'être utile à quelqu'un qui, comme Mamadou, a dû quitter sa Guinée natale à 14 ans, traverser cinq pays d'Afrique à pied, et qu'on voit pourtant toujours souriant... On préfère ne pas imaginer les aléas de son périple dont il ne parle d'ailleurs jamais. Pas plus qu'il ne se plaint des difficultés rencontrées tout au long de ses journées de migrant. » Didier s'énerve : « Alors, quand la semaine dernière un ancien collègue est venu pleurer sur mon épaule parce que sa TVA va augmenter, hein ? On se dit : C'est quoi nos malheurs à nous ? »

Christian Adnin

Si vous souhaitez participer à cette initiative, rens. : n.fauriol@gmail.com



Un questionnaire pour nos amis lecteurs

Dans la perspective de mieux vous connaître et de répondre à vos attentes sur le journal « Le 18e du mois », nous vous proposons de répondre à ce questionnaire d'une durée d'environ trois minutes. Ce questionnaire est et demeurera anonyme et confidentiel.

Merci de le retourner à l'adresse suivante : Association les Amis du 18e du mois, 76 rue Marcadet 75018 Paris.

Vous pouvez remplir ce questionnaire en ligne à l'adresse : <https://educ.sphinxonline.net/v4/s/275z99>

Nous vous rappelons qu'il n'y a pas de bonnes ou de mauvaises réponses, seul votre avis compte.

**De manière générale, comment trouvez-vous le journal ?
Vous donne-t-il envie d'être lu ?**

.....
.....
.....
.....

Comment avez-vous connu le journal ?

- Réseaux sociaux Site Internet
- Bouche à oreille Vente à la criée
- Bibliothèque, lieu public Point de vente
- Affichage Autres (précisez) :

Comment vous le procurez-vous ?

- Je suis abonné(e) Je l'achète en point de vente (kiosque,...)
- Je le lis dans un lieu public Je le lis chez des ami(e)s

Si vous n'êtes pas abonné(e), à quelle fréquence vous procurez-vous le journal ?

- Première fois De 1 à 2 fois / an De 3 à 6 fois / an
- De 7 à 10 fois / an Tous les mois

Combien de temps consacrez-vous à la lecture de ce journal ?

- De 0 à 10 minutes De 10 à 30 minutes De 30 à 45 minutes
- De 45 à 60 minutes 60 minutes et plus...

Depuis combien de temps lisez-vous le journal « Le 18e du mois » ?

- 0 à 1 an 1 à 2 ans 3 à 5 ans 6 à 10 ans
- 11 à 20 ans plus de 20 ans

Combien de personnes lisent le journal au sein de votre entourage (vous y compris) ?

- 1 2 3 4 Plus de 4

Sur une échelle de 1 à 7 (1 étant « pas du tout satisfaisant » et 7 étant « très satisfaisant »), que pensez-vous des éléments suivants ?

(entourez votre réponse)

	1	2	3	4	5	6	7
Une du journal							
Graphisme, mise en page							
Contenu informatif des articles							
Diversité des thèmes abordés							
Couverture de la diversité des quartiers							
Manière de rédiger les articles							
Photographie et illustrations							

Que n'aimez-vous pas dans le journal ?

.....
.....
.....

Quels sont les types d'article que vous lisez ?

- Histoire Sortir Reportage Courrier Dossier du mois
- Informations sur votre quartier Le portrait Agenda La vie du 18e
- Informations sur les autres quartiers Culture Petites annonces
- Courrier des lecteurs Chronique du mois Tous

Parmi les articles figurant dans le dernier journal que vous avez lu, quels sont ceux que vous avez préférés ?

.....
.....

Que manque-t-il dans ce journal selon vous ?

- Page sportive Informations sur les travaux (voiries...)
- Jeux et divertissement Billet d'humeur
- Appel à participation des lecteurs (photos, nouvelles, dessins...)
- Éditorial Autre(s), précisez :

Avez-vous visité notre site Internet ? Oui Non

Nous sommes présents sur Facebook et Twitter, le saviez-vous ?

- Oui Non

Si oui : nous suivez-vous sur ces réseaux sociaux : Oui Non

Êtes-vous abonné à un autre un périodique (journal, mensuel, hebdomadaire) ou site internet ? Oui Non

Le(s)quel(s)?:

Durant les sept derniers jours, avez-vous acheté au moins une fois un périodique (journal, mensuel, hebdomadaire)

- Oui Non si oui : lequel(s)?:

VOUS CONCERNANT

Êtes-vous membre d'une association ? Oui Non

Sexe : Homme Femme **Année de naissance :** | _ | _ | _ | _ |

Niveau de formation :

- Sans diplôme CAP BEP Bac Bac +2
- Bac +3 Bac +5 Doctorat Autres, précisez :

Catégories socioprofessionnelles : Artisans, commerçants et chefs d'entreprise Cadres et professions intellectuelles supérieures

- Professions intermédiaires Employés Ouvriers
- Retraités Étudiants Sans profession Autre :

Code postal du domicile : | _ | _ | _ | _ |

Si 18e arrondissement, précisez :

- Chapelle Clignancourt Goutte d'Or-Château-Rouge
- Montmartre Grandes Carrières

Nous vous remercions de nous avoir consacré ces quelques minutes afin de répondre à ce questionnaire. Nous vous souhaitons une agréable journée !

Traverser le 18e... et les siècles au long de la rue Marcadet

Après la traversée de l'arrondissement du nord au sud en suivant la rue de La Chapelle, une transversale est ouest s'imposait.



L'entrée de la rue Marcadet au carrefour de la rue Stephenson en 1910...



...Et aujourd'hui. Un bâtiment ultramoderne remplace une vieille bâtisse mais les immeubles haussmanniens, à gauche et au fond derrière les arbres, tiennent bon.

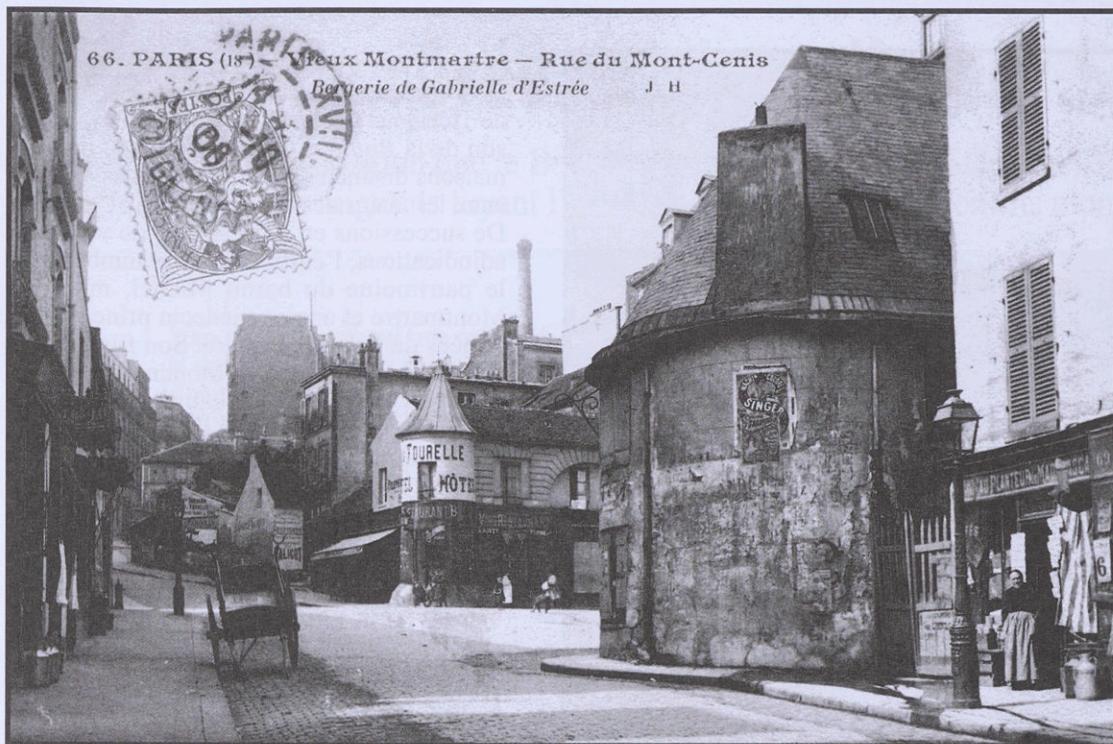
Plutôt qu'un grand axe rectiligne, comme la rue Ordener, pour traverser le 18e d'est en ouest, nous avons choisi un chemin plus sinueux et plus pittoresque, celui qu'emprunte sur plus de 2 km la rue Marcadet. Le nom de la rue proviendrait de celui d'un lieu-dit, *la Mercade*, qui était situé non loin de l'église Saint-Denis de La Chapelle, et où se tenait, depuis le VIe siècle au moins, la célèbre foire du Lendit.

Son origine est donc ancienne. Elle constituait au XVIIe et au XVIIIe siècles un tronçon de l'ancien chemin des Bœufs. Celui-ci allait de La Chapelle à Clichy-la-Garenne en traversant les anciennes communes de Montmartre et Batignolles-Monceau, intégrées à Paris en 1860. Avant son classement dans la voirie parisienne, le 23 mai 1863, la rue Marcadet commençait rue de La Chapelle. La partie comprise entre cette voie et la rue Marcadet actuelle est devenue une fraction de la rue Ordener. La partie comprise entre l'avenue de Saint-Ouen et le boulevard Bessières, devenue rue de La Jonquière, a porté, de 1868 à 1890, le nom de rue Marcadet.

Trains et cimetières

La promenade commence au-delà du pont Marcadet. Les TGV et les TER ont remplacé les trains à vapeur d'antan et ceux qui ont gardé des souvenirs de leur enfance dans le 18e se rappelleront, non sans quelque nostalgie, les nuages de fumée dans lesquels ils aimaient à s'envelopper et l'odeur âcre du charbon qu'ils respiraient à pleins poumons. Une carte postale des premières années du XXe siècle montre une partie de ce qui est aujourd'hui la place Louis Baillot et l'enfilade de la rue Marcadet. Pas de grands bouleversements urbanistiques, mais les commerces sont plus nombreux. Chaque boutique est facilement repérable par son store de toile partiellement baissé. On peut voir, à l'angle de la rue Marcadet et de la rue Ordener, un grand établissement qui pourrait être une brasserie avec des étals à l'extérieur.

Avançons. Après avoir croisé les rues Duployé, Ernestine et Léon, nous voilà devant l'école maternelle Marcadet. Le croiriez-vous ? Elle a été édifée, ainsi que les deux écoles élémentaires Pierre Budin, sur les vestiges d'un ancien cimetière. Le cimetière Marcadet était le troisième de la commune de La Chapelle Saint-Denis. Ouvert en 1803, il fut vite saturé, compte tenu de l'essor démographique de la commune, et on dut l'agrandir en 1828. Fermé en 1849 au profit du quatrième cimetière de La Chapelle Saint-Denis construit au-delà de l'enceinte de Thiers, il fut ouvert de nouveau pendant la guerre franco-



À l'angle de la rue du Mont-Cenis en 1906 : on reconnaît la tourelle des anciens seigneurs de Clignancourt devenu semble-t-il un hôtel.



Cette tourelle abrite aujourd'hui un club échangiste. En face, un immeuble plus récent a remplacé une vieille demeure.

prussienne et la Commune de Paris, car il était interdit de procéder à des inhumations dans les cimetières parisiens hors les murs durant cette période.

Une fois les tombes enlevées, la décision fut prise, en 1888, de construire un groupe scolaire sur les terrains de l'ancien cimetière Marcadet. En août 1924, à l'occasion de travaux effectués dans la cour de l'école, les ouvriers firent une découverte macabre : des ossements, en assez grand nombre, qui furent envoyés à l'ossuaire municipal.

Le Stephens et l'Assommoir

Au 34 de la rue, à l'endroit où se trouve aujourd'hui un immeuble banal construit dans

Elle constituait au XVIIe et au XVIIIe siècles un tronçon de l'ancien chemin des Bœufs qui allait de La Chapelle à Clichy-la-Garenne.

les années 1960, se trouvait autrefois la maison Mariette, un débit de boissons comme on en voyait beaucoup dans les quartiers populaires. Sur une carte postale de 1913, on remarque, outre la belle prestance des tenanciers, une affiche apposée sur la porte de l'établissement. C'est celle d'un cinéma, le Stephenson qui était situé au 18 de la rue Stephenson (nom donné en l'honneur du constructeur de la première locomotive). Construit en rez-de-chaussée en 1910, il comportait une charpente en bois. La salle de 29 m sur 9, sans balcon, comptait 482 places, y compris les strapontins et une rangée de sièges adossés aux murs latéraux. Le nombre de sièges sera porté par la suite à 600 places.

Devenu le Stéphens, ce cinéma, qui proposa des films en langue arabe après la seconde guerre mondiale, ferma ses portes en mars 1960.

Arrêt au carrefour rue Marcadet-rue des Poissonniers. Zola nous y attend : « Une après-midi d'automne, Gervaise, qui venait de reporter du linge chez une pratique, rue des Portes blanches, se trouva dans le bas de la rue des Poissonniers comme le jour tombait. Il avait plu le matin, le temps était très doux, une odeur s'exhalait du pavé gras ; et la blanchisseuse embarrassée de son grand panier, étouffait un peu, la marche ralentie, le corps abandonné, remontant la rue avec la vague préoccupation d'un désir sensuel, grandi dans sa lassitude. Elle aurait volontiers mangé quelque chose de bon. Alors, en levant les yeux, elle aperçut la plaque de la rue Marcadet, elle eut tout d'un coup l'idée d'aller voir Goujet [son amant] à sa forge... » Zola, qui avait passé de longues journées d'enquête dans le quartier de la Goutte d'Or avant d'écrire son roman, laisse à penser que cette forge se trouvait dans la première partie de la rue, qu'il décrit comme « sale, noire de la poussière de charbon des manufactures voisines, avec des pavés défoncés et des ornières, dans lesquelles des flaques d'eau croupissaient. ». Invitation en tout cas à relire *L'Assommoir*.

Mathagon et Truffaut

Traversons le boulevard Barbès et reprenons la rue Marcadet jusqu'au numéro 71. Un bloc d'immeubles a remplacé l'hôtel Labat. On a longtemps prétendu qu'il s'agissait de la maison dite de la Couronne de France. La réalité est plus triviale. Un écuyer du nom de Jean Bidus aurait été adjudicataire en 1694 d'un plâtrier prénommé Michel Gelée. À sa mort, la maison passa de mains en mains jusqu'à ce que Jean Labat devienne propriétaire. Elle était encore occupée au début du XXe siècle par un externat de jeunes filles.

Au 75, juste en face du local de notre journal, où vous pourrez faire une pause (pour vous abonner par exemple !), l'hôtel Mathagon a encore fière allure. Construit par Pierre Mathagon, receveur général des domaines de la généralité de Paris entre 1766 et 1790, il est couronné d'une tourelle d'angle et d'une belle lucarne.

Au 82, nous avons rendez-vous avec François Truffaut. Selon les auteurs de *Paris vu au cinéma*, c'est dans un petit trois-pièces de cet immeuble qu'ont été filmées les scènes d'intérieur des *Quatre cents coups*. Antoine Doinel, portrait tout craché du réalisateur jeune, y vit une enfance difficile avec une famille absente et peu aimante. Ses fugues et ses multiples larcins lui vaudront d'être enfermé dans un centre d'observation pour mineurs. Jean-Pierre Léaud, dont c'est le premier rôle, y incarne un gamin rebelle et attachant.

Nouvelle halte devant le 101bis. Là où se trouve aujourd'hui une entreprise d'aide aux devoirs scolaires s'élevait la demeure seigneuriale des Liger, seigneurs de Clignancourt au XIIIe siècle. Ce fut Jacques Liger fils qui fit son manoir d'une maison acquise auprès de l'abbesse de Montmartre, Marie de Beauvilliers. Pendant la révolution, il fut classé comme bien national et adjugé à un plâtrier. On lui substitua en 1888 un immeuble de rendement bourgeois.

Les beaux vestiges d'un moulin destiné à

18e Histoire



En 1905, la rue était encore en double sens (ici à l'angle de la rue Damrémont).



Aujourd'hui, une brasserie est toujours là, certes rénovée, mais en face la boutique de vins et liqueurs a disparu au profit d'un square minuscule, dédié à Raymond Souplex.

broyer le silex pour l'ancienne manufacture de porcelaine de Clignancourt sont encore visibles au numéro 103. Mais cette origine est discutée et certains estiment qu'il pourrait s'agir de la tourelle d'un ancien colombier. Quoiqu'il en soit, c'est aujourd'hui le siège d'un club échangiste, le Château des Lys.

Cinéma et variétés

En face, à l'emplacement actuel d'une supé-

En 1920 le cinéma Marcadet Palace pouvait accueillir 2000 personnes. Johnny Hallyday y fut découvert lors d'un radio crochet le 30 décembre 1959.

rette, se trouvait un hôtel particulier qui, en 1706, appartenait à Mademoiselle de Watteville, et en 1711 à Philippe Le Roux, conseiller du roi. On y ouvrit beaucoup plus tard (en 1920) un cinéma, le Marcadet Palace, dont la salle pouvait accueillir 2000 personnes. Après la guerre, il servit aussi à l'enregistrement d'émissions de variétés et au tirage de la Loterie Nationale. Johnny Hallyday y fut découvert lors d'un crochet radiophonique le 30 décembre 1959 et *Les chaussettes noires* emmenées par Eddy Mitchell y firent un tabac en avril 1961.

À quelques pas, au 112, se trouvait l'hôtel de Trétagne. Cet hôtel, appelé parfois « la maison de la Boule d'Or », était formé de deux maisons distinctes qui furent réunies en 1736 entre les mains des héritiers de Jean Chevenot. De successions en successions, de ventes en adjudications, l'édifice finit par tomber dans le patrimoine du baron Michel, maire de Montmartre et ancien médecin principal des armées du Premier Empire. Son fils, Michel de Trétagne, historien de Montmartre, y mourut en 1876. Sa veuve y habita ensuite, puis son gendre, le marquis de Courcival, jusqu'à la démolition de l'hôtel en 1904. Dans le nouveau bâtiment se tint la même année une université populaire organisée par l'Éducation sociale de Montmartre, qui débattit de la création de coopératives.

Verte, noir, rouge

Sur le trottoir d'en face, l'incontournable Maison Verte. L'accueil et le sauvetage d'enfants juifs par le pasteur Jouselin en 1942 et 1943, la conférence de presse d'Alain Geismar après la mort de Pierre Overney en 1972, le lancement du journal *Libération* en avril 1973, autant d'épisodes qui ont jalonné l'histoire de ce lieu connu de tous.

Au 146, on vendait des livres anarchistes à la librairie Noir et Rouge pendant la guerre d'Algérie. À l'angle de la rue Duhesme, jetons un rapide coup d'œil à la façade de la boulangerie décorée de panneaux art déco et de style naïf, puis continuons notre promenade. Au niveau du 168, il y avait autrefois une maison de deux étages tassée entre deux immeubles, caractéristique par son entrée flanquée de deux cariatides en pierre représentant chacune un scaphandrier aux pieds lourds. Un grand bassin était construit dans le sous-sol. Les pompiers de la caserne de la rue Carpeaux s'y seraient parfois entraînés. Il paraît que ce n'était pas la maison de l'inventeur du scaphandre, comme on l'a dit parfois. Voilà donc une énigme à résoudre pour les lecteurs du journal !

Dans la dernière partie du trajet, nous aurons une pensée pour Auguste Rodin, qui passa ses jeunes années au 175 ; pour Raymond Souplex, le commissaire Bourrel, dont un petit espace vert rappelle le souvenir ; pour Jean-Baptiste Carpeaux, dont le buste toise les visiteurs dans le square qui porte son nom ; et pour Antoine Coysevox, qui l'avait précédé dans l'art de la sculpture.

Un coup d'œil aux bâtiments de la Fondation Mathilde et Henri de Rothschild, datant de 1902, qui abritèrent jusqu'en 2015 une clinique aujourd'hui fermée pour cause de faillite. Puis une pause à la boulangerie au coin de la rue Carpeaux pour se remémorer certaines scènes du film *Paris* de Cédric Klapisch, en savourant un croissant ou un pain aux raisins.

Sur le chemin, celles et ceux qui sont intéressés par l'histoire des logements sociaux prendront le temps d'apprécier l'architecture des trois ensembles d'habitations à bon marché construits dans le premier quart du XXe siècle, le second par la Ville de Paris, les deux autres par des fondations charitables. Ils se trouvent respectivement aux 203-207, 247-251 et 256-258 de la rue Marcadet. Il ne reste plus qu'à rejoindre le métro Guy Môquet pour un dernier hommage au jeune résistant.

Dominique Delpirou

L'Amérique rêvée, triste exil pour Stéphane Duroy

Again and again, l'exposition que le Bal consacre au photographe Stéphane Duroy, tend à nous convaincre que l'Amérique rêvée des migrants fuyant l'Europe meurtrie par deux conflits mondiaux n'était qu'un mythe.

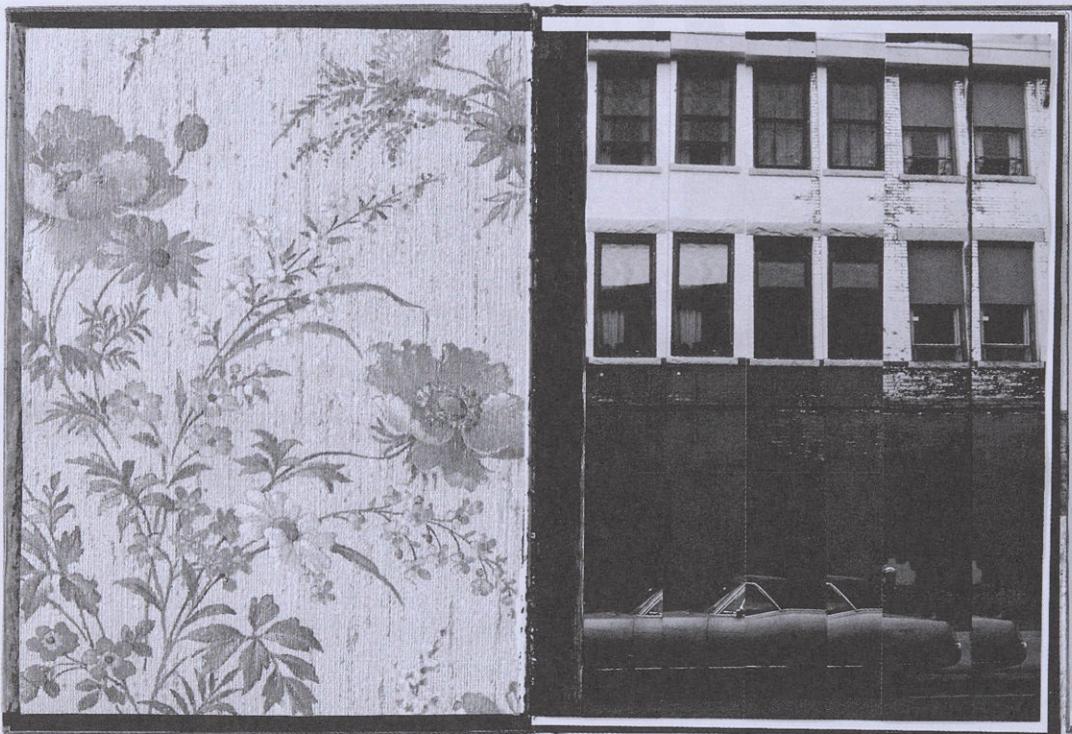
L'exposition ouvre sur une majorité de tirages photos de formats divers, le noir et blanc soulignant le tracé de chemins inaboutis sous la neige et le brouillard : route de Stendhal, Allemagne 90. Ici, l'écroulement d'un pan de mur, béton et ferraille en accordéon, évoque Berlin photographié par l'artiste avant et après la chute du mur.

Parfois la couleur rouge s'invite dans le décor, revêtant les fauteuils d'un théâtre vide pour Lodz, Pologne. À Auschwitz, la neige tombe sur les camps de sinistre mémoire. Amorçant une enquête sur la société britannique, à Belfast en décembre 71, Stéphane Duroy photographie l'alignement monotone d'habitats ouvriers en briques, sous un ciel sans nom. Quelque part, au Pays de Galles, en avril 79, une « gueule noire » se savonne sous la douche. Sans se douter que, quelques années plus tard, Mme Thatcher décidera autoritairement la fermeture totale des mines de charbon, provoquant un conflit social historique.

À Dublin, en 1980, l'artiste saisit sur le vif quatre hommes, regard perdu entre bières, cigarettes et monnaie méthodiquement comptée au comptoir d'un pub. Et Liverpool, portrait d'une fillette aux joues rouges, paupières mi-closes semblant défier l'objectif, cigarette collée entre ses lèvres d'enfant, surprend le visiteur. Tandis qu'à Bradford, un chien errant s'abandonne aux caresses de quatre enfants déshérités.

La fin du fantasme

Dans ce décor d'une Europe engourdie, le « rêve américain » s'impose comme une délivrance. À l'étage inférieur du Bal, murs revêtus d'un pêle-mêle géant de tirages photos « Known-Unknown » réalisées en Amérique du Nord sur les traces des



Double page extraite de l'ouvrage *Unknown* (2007). Un ouvrage qui marche sur les pas d'immigrés arrivés installés aux Etats-Unis confrontés à une version désenchantée du « rêve américain ».

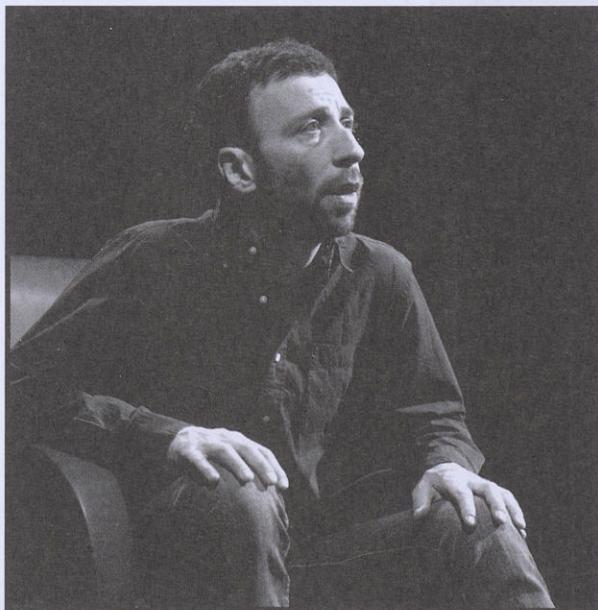
migrants et vitrines de livres de découpages et collages de Stéphane Duroy, marquent la fin du fantasme d'une migration réussie. À New-York, à un coin de rue sans nom, le drapeau étoilé qui a subi les outrages du temps ne flotte plus au vent, accroché à un panneau de contreplaqué. Dans les montagnes du nord-ouest, la ville minière de Butte au Montana a renoncé aux emplois liés à la mine abandonnée. Dans la boue, une « belle américaine »,

carrosserie endommagée et envahie par la rouille, pneus dégonflés, a achevé sa course. Non loin de là, calée sur des parpaings, une habitation traditionnelle en planches de bois, dépourvue de fondations, a été abandonnée au milieu de nulle part. Comme un espoir déçu.

Jacqueline Gamblin

□ Le Bal, jusqu'au 9 avril, 6 impasse de la Défense.

D'autres vies que la mienne : ces émotions qui nous réparent



Seul en scène, David Nathanson incarne les personnages d'Emmanuel Carrère

Une adaptation subtile d'un roman bouleversant et tendre.

Le comédien David Nathanson et la metteuse en scène Tatiana Werner donnent corps aux personnages admirables d'Emmanuel Carrère dans le drame, la douleur, le deuil, l'amour, la tendresse aussi. Seul en scène, dans un décor sobre mais efficace, David Nathanson nous conte avec émotion les sentiments qui entourent, séparent ou réparent les individus. Au bord de la rupture, son couple passe quelques jours au Sri Lanka. La nuit précédente, sa femme Hélène et lui ont décidé de se séparer. Blessé par « la vague » d'un tsunami hypermeurtrier, qui ravagea plusieurs pays d'Asie du Sud-Est en 2004, l'écrivain, rescapé, est sous le choc. Heureusement il sauve, son épouse, journaliste, aide un père à retrouver sa fille disparue. La mère se mure dans le silence. Les deux couples rentrent en France, amis.

À Vienne, deux juges au tribunal d'instance, Étienne et Juliette, « deux boîteux aux yeux d'en-

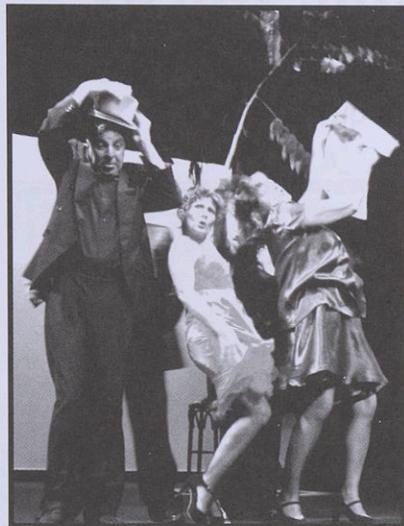
fants », chacun ayant subi une maladie grave, s'occupent en parfaite harmonie d'affaires complexes d'endettement chez les plus démunis.

L'humour s'invite parfois dans ce texte douloureux et beau. C'est Étienne qui, fan de tennis, mais privé de jeu à cause de sa jambe amputée, confie qu'aux toilettes, il « compte les points au tennis ». La tragédie est là aussi. C'est Juliette, maman de trois petites filles et dotée d'un mari attentif qui, vaincue par trop de chimiothérapies, dit à Étienne : « Je n'en peux plus, j'arrête. »

La voix de David Nathanson tout en nuances, doublée alors par la voix *off* de Juliette, accentue l'aspect douloureux de la situation. Les projections sporadiques de vidéos et aplats de couleur (« cancer, marre, pas juste ») et les divers accompagnements musicaux viennent adoucir ce spectacle poignant et beau. **J. Ga**

□ Jusqu'au 11 février à La Reine blanche, 2 bis passage Ruelle, 01 40 05 06 96.

Spectacle Brassens n'est pas une pipe



Photos DR

• Du 1er au 6 février à l'Atalante. Mise en scène Susana Lastreto, avec François Frapier, Hélène Hardouin, Annabel de Courson, Jorge Migoya, Susana Lastreto. 10 place Charles Dullin, 01 46 06 11 90.

La compagnie GRRR (Groupes rires, rage, résistance) propose un spectacle musical autour de Georges Brassens, avec des textes, des poèmes, des phrases et 17 chansons, connues ou moins connues du « pornographe du phonographe », disparu en 1981. Un « voyage ludique », mis en scène par l'imaginative Susana Lastreto, pour découvrir qui était ce bonhomme « libertaire, misogyne, anarchiste » et prolifique (14 albums de chansons populaires et poétiques), certainement pas réductible à sa pipe. **A. F.**

Enfants Monsieur Cloche



• Du 21 au 25 février à l'Étoile du Nord (tous publics : le 22 à 14 h 30 et le 25 à 14 h 30 et 16 h 30 ; scolaires : les 22, 23 et 24 à 10 h et 14 h 30 ; le 21 à 14 h 30). Texte et mise en scène : Marina Damestoy avec Pénélope Perdereau et Armelle Dousset. 16 rue Georgette Agutte, 01 42 26 47 47.

La Narratrice, une femme très affairée, raconte sa rencontre et l'histoire de son amitié avec Monsieur Cloche. Jour après jour, ils s'approprient et construisent un pont entre deux mondes, mais le clochard disparaît... Une pièce pour enfants sur la thématique des SDF, ce n'était pas gagné. C'est pourtant le pari réussi, tout en subtilité, de ce spectacle

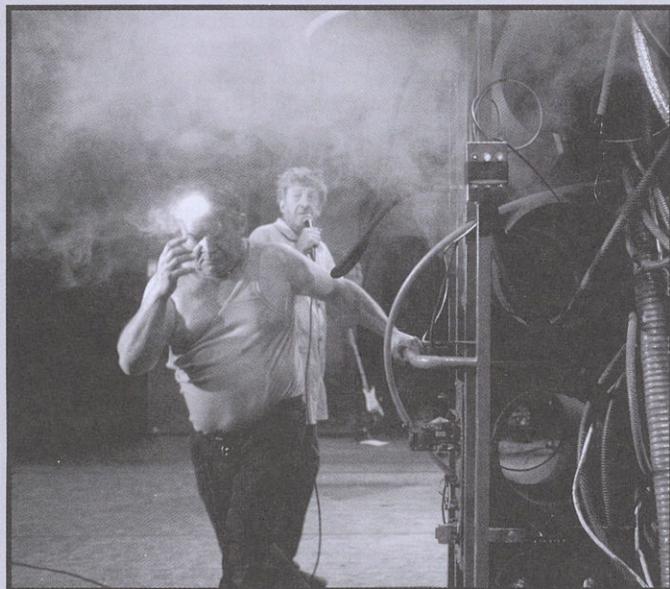
porté par deux comédiennes, danseuses et musiciennes énergiques. Elles entraînent le public dans un univers poétique sur fond de décors très élaborés en panneaux de carton. À partir de 7 ans. **A. F.**

Théâtre Forbidden di Sporgersi

• Du 20 au 28 février au théâtre des Abbesses. Projet de Pierre Meunier, conçu et imaginé avec Marguerite Bordat à partir du texte *Algorithme éponyme*, de Babouillec. 31 rue des Abbesses, 01 42 74 22 77.

Pierre Meunier et sa compagnie proposent un spectacle qui transpose dans l'univers scénique un texte poétique de Babouillec. Babouillec, c'est Hélène Nicolas, trentenaire diagnostiquée autiste gravement déficitaire, privée de parole, incapable de tenir un crayon, et donc jamais scolarisée. Sa mère s'est aperçue par hasard qu'elle savait lire et écrire quand elle avait 20 ans. Depuis, Babouillec communique grâce à des lettres de carton. Et expose sa vision du monde extrêmement construite, conceptuelle, singulière et acérée. De son côté, Pierre Meunier creuse avec sa compagnie les questions de la norme et de l'imaginaire. Passant dans une institution pour autistes, il rencontre Hélène et sa mère. « J'ai découvert ses écrits et je

suis tombé à la renverse », expliquait-il dans une interview. Il y a de quoi. Extraits de son premier recueil, *Raison et Acte dans la douleur du silence* (Christophe Chomant Editeur, 2010) : « Être autiste/ Concept ordinaire de l'autocritique/ Les ordres bousculent l'initiative itinérante. Tu es en chemin/ d'exécution d'un acte dicté par ta raison./ Quelqu'un t'interpelle./ Otage de ton Silence, tu perds la Raison de ton Acte./ Livré à toi-même, ordre ou désordre, seul responsable./ tu plonges dans le plus proche état disponible./ égarant le mode d'emploi du contrat social./ KO relationnel puis Big Bang émotionnel (...) Avec la boîte à gros bobos, j'ai démarré l'ouverture de mon corps. » Une œuvre intense à découvrir. **A. F.**



Jean-Pierre Estournet



Théâtre Les Deux Réfugiés

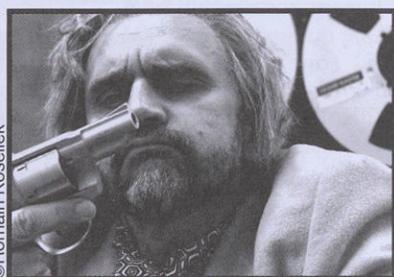
• Jusqu'au 24 février au théâtre Pixel. Par les frères Malas. 18 rue Championnet, 01 42 54 00 92.

Deux étrangers se rencontrent. Tout les oppose, culture, origine, langue maternelle, mais ils sont tous deux en exil de leur pays gouverné par des tyrans... Les jumeaux Mohammad et Ahmad Malas, 33 ans, se sont inspirés de la pièce de Slawomir Mrozek, *Les Émigrés*, pour raconter leur propre quotidien de réfugiés en France. Tous deux comédiens, metteurs en scène et auteurs de pièces satiriques en Syrie, ils se sont opposés au régime de Bachar el-Assad ont dû fuir la répression en 2011. C'est leur histoire qui donne naissance à ce face à face tragi-comique de deux réfugiés qui se retrouveront dans un combat commun pour la liberté. **A. F.**

Théâtre Enfin la fin

• Jusqu'au 18 février à l'Étoile du Nord. De Peter Turrini, texte français de Henri Christophe, mise en scène Jean Macqueron, avec Christophe Garcia. 16 rue Georgette Agutte, 01 42 26 47 47.

Je vais compter jusqu'à mille et me tuer. » Revolver sur la tempe, un homme fait le décompte et nous prend à témoins, retraçant son existence et les raisons qui le poussent à ce geste. Le fera-t-il ? Le directeur de l'Étoile du Nord, Jean Macqueron, a choisi de mettre en scène cette pièce de l'auteur autrichien Peter Turrini, considéré comme l'un des plus grands dramaturges de langue allemande contemporain. Ce texte à l'humour noir et cynique, monologue d'une heure et demie, est porté par le comédien Christophe Garcia. **A. F.**



©Romain Kosellek



Spectacle musical Peau neuve

• Jusqu'au 26 février au Ciné XIII. Écrit et interprété par Lili Cros et Thierry Chazelle, mise en scène Fred Radix et François Pilon. 1 avenue Junot, 01 42 54 15 12.

Lili Cros et Thierry Chazelle, c'est le duo « guitare voix » qui monte dans le registre de la chanson française. Créé en 2008, en tournée avec le spectacle *Peau neuve* depuis septembre 2015, il rencontre un public de plus en plus nombreux et des critiques de plus en plus conquises. Il faut dire que les textes malicieux et drôles, remplis de trouvailles, de ces deux artistes pleins d'énergie sont un régal. Servis par deux « vraies » voix et deux « vrais » musiciens. À ne pas manquer. **A. F.**

Théâtre Dans les yeux du ciel

• Jusqu'au 28 mars au théâtre Montmartre Galabru. De Rachid Benzine, mise en scène : Papy, avec Afida Tahri. 4 rue de l'Armée d'Orient 01 42 23 15 85.

Dans un pays du Maghreb, au moment de la Révolution arabe, une prostituée évoque sa vie dans une société déchirée entre sa morale affichée et ses mœurs cachées. Dans une interview en 2016, l'auteur, l'islamologue Rachid Benzine, inspiré par Michel Foucault, expliquait être parti de cette question : qu'est-ce qui peut interroger un système de pouvoir, de norme ? Métaphore du monde arabe (« tout le monde en use et en abuse »), la prostituée lui permet de raconter « 80 ans du monde arabe dans son rapport à l'Occident et dans la manière dont les gouvernements après les indépendances ont lutté contre leur peuple ». **A. F.**





Photos DR

Photo Vincent Fillon

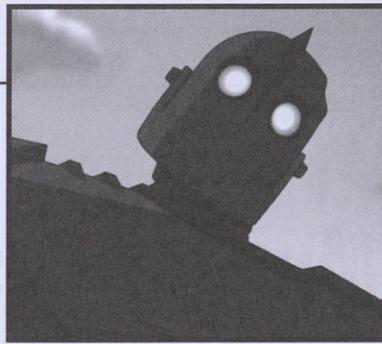
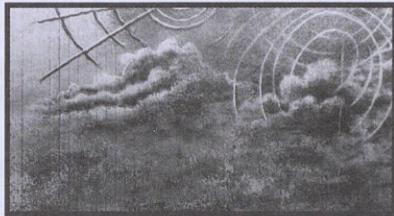
• We were here, jusqu'au 4 mars, 45 rue Lepic.

D'une maîtrise technique minutieuse, la série de photos *We were here* se dévoile peu à peu. Le romantisme apparent de sa forêt s'assombrit lorsqu'on y pénètre. Ici et là un halo, un rayon lumineux, l'éclairent un instant. La poésie se diffuse à travers les branches enchevêtrées, des feuilles mortes sur le sol, un chemin presque imaginé. Aucune présence humaine et pourtant... « *we were here* ». L'exposition fait partie des lieux associés au festival « Circulations » du 104. **A. K.**

Halle Saint-Pierre Danièle Perronne

• Jusqu'au 15 février, 2 rue Ronsard, 01 42 58 72 89.

La halle Saint-Pierre présente les peintures de Danièle Perronne, peintre à Montmartre, héritière de la peinture abstraite et de l'art de l'objet du XXe siècle. Artiste singulière, son modernisme a honoré les valeurs du meilleur classicisme. Ses peintures, abstraites et géométriques à l'architecture très rigoureuse, recouvrent des formes vivantes et mouvantes regorgeant d'énergie vitale. Danièle Perronne concevait la beauté comme harmonie des contraires, comparait fort justement ses compositions à des partitions musicales. Inspirée par Kandinsky, elle a partagé la quête spirituelle de son maître. Son art est aussi exigeant que riche de vie et de joie. **M. C.**



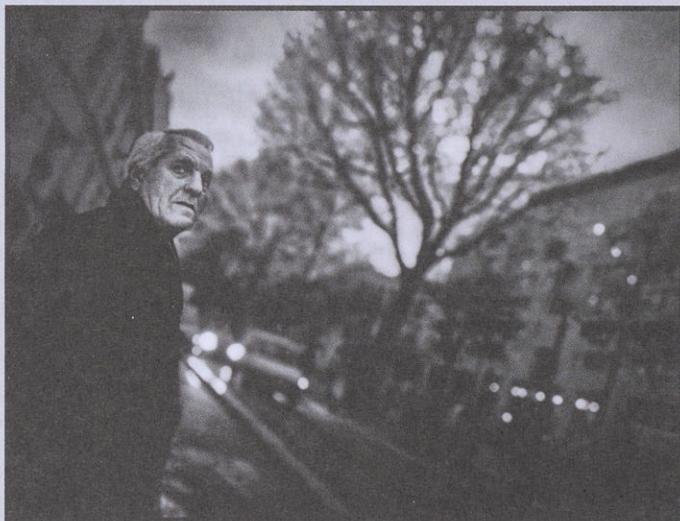
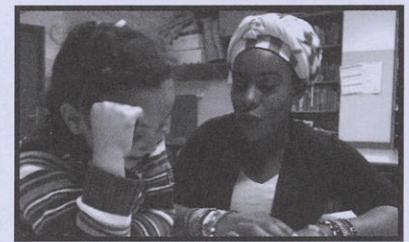
Louxor Ciné pour les p'tits loups

• 170 boulevard Magenta.

Un programme sur mesure pour les vacances ! *Vaïana, Rox et Rouky, La Sorcière dans les airs, Le Géant de fer* sont annoncés. Et aussi *La Mélodie du bonheur*, séance présentée par le distributeur et suivie d'un petit en-cas (dim. 12, 10 h 30) ; *Alice comédies* et quatre des premiers courts-métrages de Walt Disney, savant mélange d'images réelles et de dessin animé (sam. 11, 11 h et merc. 15, 10h30). Sans oublier *Les aventures de Robin des bois*, version d'origine avec Errol Flynn... en collants verts ! (jeu. 16 à 10 h 30 et sam. 18 à 11 h, avec petit-déjeuner). Et encore beaucoup d'autres films ! Programme complet sur le site : cinemalouxor.fr **A. K.**

Louxor Grandir ensemble

L'association Les Enfants de la Goutte d'Or (EGDO) présente un film réalisé tout au long d'une année pendant l'accompagnement scolaire des enfants. Dans une présentation vivante, on saisit les enjeux des activités proposées par les bénévoles et l'équipe. Aide aux devoirs et activités culturelles pour faire grandir et réussir ! Le film montre avec sensibilité les progrès des enfants, l'importance d'un tiers lieu entre l'école et la maison, dans un quartier particulier comme la Goutte d'Or. De nombreux acteurs se croisent, se rencontrent autour des enfants et des familles, et s'enrichissent mutuellement. Projection samedi 4 mars à 10 h au Louxor (accueil à partir de 9 h 30). Réservation auprès de l'association : 01 42 52 69 48. **A. K.**



Un des tirages de la série « Feux » de Joseph Banderet.

104 Circulation(s)

• Festival de la jeune photographie européenne avec l'association Fetart. Jusqu'au 5 mars. 5 rue Curial, Paris 19e.

Dédié à la diversité photographique européenne, le festival Circulation(s) a pour vocation de faire émerger les talents. Tremplin pour les jeunes photographes, laboratoire prospectif et innovant de la créativité contemporaine, ce festival est unique à Paris.

Joseph Banderet, un des photographes de notre journal, a accepté le challenge proposé par Huawei, partenaire du festival : photographe avec un téléphone portable prêté par la marque, associée à Leica. Sa série *Feux* a été sélectionnée et est présentée en deux versions : en grands tirages et sur le téléphone lui-même. Il a su capter de nuit, les jeux de lumière singulière des feux de signalisation par des portraits aux visages verts, rouges ou orangés se reflétant sur les vêtements. Les

regards semblent chercher au loin, mais quoi ? Les personnages sont arrêtés dans leur trajet, ils sont en attente à cette barrière, guettant le changement de couleur. « *Photographier avec ce téléphone était la seule contrainte, mais non des moindres !* », précise Joseph, récemment diplômé de l'École supérieure Louis Lumière, qui a ainsi donné libre cours à son goût pour le portrait.

Trois autres jeunes photographes sont primés, dans le cadre de ce partenariat : Juan Manuel Abellán pour ses forêts de nuit, Laura Ben Hayoun et ses livreurs à vélo avec leur veste réfléchissante, Anna Fouqueré pour des photos saisies dans une petite manufacture de cigares.

A. K.

Humeur vagabonde Stéphanie Kalfon

Rencontre avec Stéphanie Kalfon, jeudi 23 février 2017 à 19h, pour son premier roman *Les parapluies d'Erik Satie*, paru aux éditions Joëlle Losfeld

LMP Tango

Concert avec Serpientes, à l'occasion de la sortie du premier cd de l'octet de Tango post jazz. Lyrisme, rythme chaloupé le tout traversé de solos rock. En première partie : l'Armenonville, quartet de tangos autour du monde. Dimanche 26 février à 17h, 10€. Tarif réduit : 7€. 35 rue Léon.

Centre Barbara Musiques à ouïr

Voyage musical et imaginaire au cœur de l'enfance et la nature puisant dans des sonorités à la fois acoustiques (flûte, saxophones, clarinette) et électriques.

Avec la participation de deux chanteuses lyriques. Adaptation de l'œuvre de Maurice Ravel sur un livret de Colette, par Denis Charolles.

À partir de 6 ans. Mercredi 15 Février à 15h Centre FGO Barbara 1, rue Fleury. Tél 01 53 09 30 70.

Réflexion Femmes en exil

Les Paroles de la boussole organisent avec le concours de 12 autres associations et le soutien de la Maison des associations un ensemble de manifestations pour faire connaître et réfléchir sur l'histoire des migrations féminines en France, les conditions d'accueil et d'insertion, sur le partage des cultures. Exposition, projection de documentaires, conférences et participation du public par « Les cafés envie d'agir ». Après-midi rythmée par des moments de danse, théâtre, de déambulations chantées et se concluant par le concert des Déboussoles. Samedi 4 mars de 14h

à 20h à la MDA 18. Programme complet : www.lesparolesdelaboussole.fr - Entrée libre mais réservation conseillée à l'adresse maison.asso18@paris.fr et au 01 42 23 20 20. **B. B.**

Appel à projets (id)entités du 18e

Cette exposition artistique et sociale, prévue pour le mois d'avril, a pour ambition d'explorer des points de vue divers sur le 18e arrondissement pour un portrait authentique.

Une équipe d'étudiantes en médiation culturelle, en partenariat avec l'Association de la fondation étudiante pour la ville (AFEV) et les éditions Xéroglyphes, lance un appel à projets ouvert à tous les Parisiens, étudiants de beaux-arts ou artistes amateurs, de tout milieu et tout support artistique (photographie, peinture, collage, sculpture...). Elles souhaitent rassembler une riche variété d'œuvres et mettre un accent au niveau local, en travaillant avec des

artistes et associations du quartier. Date limite : mi mars. Contact : identites-du18@gmail.com. Facebook: [identites-du18](https://www.facebook.com/identites-du18). **A. K.**

Rectificatif Galerie L'Achronique

Une très regrettable coupe a rendu incompréhensible le début de notre article sur l'exposition présentée par la galerie. Le texte doit être rétabli ainsi :

« *L'élégante galerie d'art et de philosophie L'Achronique accueille Judith et Holopherne, une proposition photoci-nématographique, par Gaëtan Viaris de Lesegno. Le célèbre photographe interprète en quelques tirages photos 60 x 60 sur support baryté Judith et Holopherne peint par Le Caravage en 1598.* »

Le reste de l'article sans changement. Nous prions nos lecteurs, l'artiste et Caroline Guth Mirigay, de nous excuser. L'exposition se poursuit au 42 rue du Mont-Cenis. **A. K.**

Le musée de Montmartre blacklisté du Paris Museum Pass !

Depuis le 1er janvier, les touristes porteurs du Paris Museum Pass sont accueillis gratuitement au musée de Montmartre, bien qu'il ne figure pas dans la liste des sites en accès libre. Une exclusion incompréhensible.

La situation dure depuis quatre ans ! Le musée de Montmartre tente vainement d'intégrer le cercle des musées acceptant la carte Paris Museum Pass, malgré une demande d'adhésion soutenue par la maire de Paris, comme l'a souligné Fadila Méhal au dernier conseil d'arrondissement. Le précieux sésame permet de visiter 56 musées ou monuments de Paris et sa région pour 74 € (six jours), 62 € (quatre jours), 48 € (deux jours).

Mais le Musée de Montmartre qui reçoit plus de 110000 personnes par an et met à l'honneur ce village parisien et ses peintres, Auguste Renoir, Raoul Dufy, Maurice Utrillo et bien d'autres, ne fait pas partie des heureux élus !

D'ailleurs, aucun site du 18e n'est agréé, pas même le Sacré-Cœur, avec ses huit millions de visiteurs ! En revanche, on trouve deux points d'achat du pass, près de la basilique, preuve que quelques touristes doivent s'y intéresser...

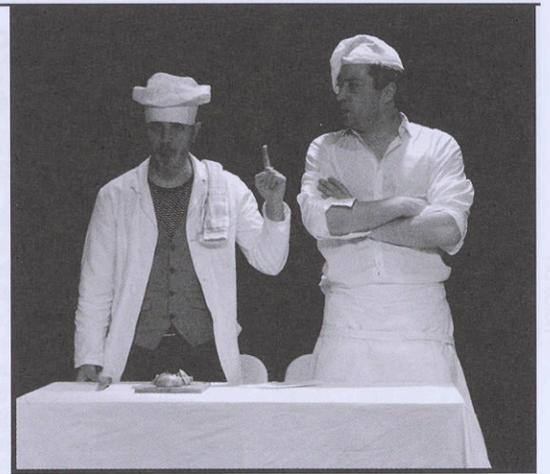
Motivation floue

InterMusées, association qui commercialise le pass, refuse de faire bénéficier le musée de Mont-

martre des remboursements compensant la gratuité des entrées. Le motif serait lié à la gestion privée du musée, « *mais il est soutenu par la Fondation pour le rayonnement du musée de Montmartre, pour ses missions de service public* », précise Aude Viart, directrice du musée. Le musée des Arts décoratifs et le musée d'art et d'histoire du judaïsme sont des associations sans but lucratif et non des établissements publics et sont cependant éligibles au Paris Museum Pass. « *Nous avons proposé des solutions mais aucune n'a été acceptée et nous n'avons rencontré qu'une seule fois la direction d'interMusées* », ajoute la directrice.

« *Notre souci est surtout de répondre à la demande des visiteurs et chaque jour, une dizaine renonce à visiter le musée. C'est pourquoi, nous avons décidé de les accueillir gratuitement, malgré le manque à gagner. Ils pourront parler du musée, le faire connaître. En un mois, une centaine de personnes a pu entrer sur présentation du pass* ».

Le musée de Montmartre a saisi l'Autorité de la concurrence contre interMusées pour abus de position dominante et ne cache pas son intention d'aller plus loin si nécessaire. **Annie Katz**



Laurent Labruyère et Raphaël Grillo, les deux « savants fous » ont répondu à tout.

Pourquoi les manchots n'ont-ils pas froid aux pieds ?

Sous-titré *Et 111 autres questions stupides et passionnantes*, le livre de Mick O'Hare, réponse scientifique à de vraies questions posées par des lecteurs d'un journal anglais, est adapté au Funambule pour les enfants.

Au Funambule Montmartre, il y a deux jeunes et sympathiques « savants fous » qui résolvent des équations. Et, selon la postière qui leur livre le courrier des lecteurs du *New Scientist*, celles-ci peuvent se révéler dangereuses : « *pan, d'un coup !* » Mais, à l'issue du spectacle, on ne déplore que des crises de franche rigolade ! À chaque question posée au couple en blouses blanches et pantalons noirs, « *paf !* », une réponse scientifique voire historique suit, brève mais exacte et énoncée avec un débit de mitraille. Et si l'info fait mal à la tête pourquoi ne pas « *séparer la tête du corps* » ? Pour démontrer que se faire couper la tête comme sous la Terreur, ça fait très très mal, l'un « *assassine* » une courgette qui a cligné des yeux.

Démonstrations drôlatiques

Pincer, pourquoi ça fait mal ? Pourquoi pleurent-on en épluchant un oignon ? Pourquoi les pantalons noirs sont-ils supposés amincir les dames ? Ici, une démonstration drôlatique de nos deux savants, l'un perruque brune, l'autre blonde et « *trop belle !* », suscite des cris d'hystérie dans la salle. La participation du jeune public est requise sur scène à la manipulation du microscope où, des bactéries en bonnet de bains revendiquent le pouvoir. À la question « *Pourquoi ça nous fait rire quand on se chatouille ?* », chacun, dans la salle, est invité à chatouiller son voisin. Éclats de rires et trépidnements de joie des parents, enfants, voisin et voisine (si affinités). Et, au premier rang d'orchestre, les enfants roulent carrément sur la moquette. Mais à propos, « *Pourquoi les manchots... ?* »

Jacqueline Gamblin

□ À partir de 6 ans. Jusqu'au 29 mars au Funambule Montmartre. D'après Mick O'Hare, adaptation et mise en scène Henri Dalem, avec Laurent Labruyère et Raphaël Grillo. 53, rue des Saules. 01 42 23 88 83.

La Baie de Naples : à la table de l'absurde

La compagnie Le monde est un théâtre propose à la Manufacture des Abbesses une pièce sur les tics et stéréotypes de langage.



On boit, on rit, on pleure, on danse, mais on ne discute pas vraiment autour de cette table.

Quand on arrive, le repas a déjà commencé. Il a lieu « *chez des bobos un peu ploucs, un peu snobs* ». Trois hommes et deux femmes sont à table. Ils mangent, ils parlent de l'Italie, de George Sand, des jeunes... Aucune de leurs conversations n'aboutit à une vraie discussion. « *Quel jeune, aujourd'hui, aurait l'idée de s'offrir une belle brouette ?* », se demande l'un des personnages de manière totalement imprévisible. On boit, on rit,

on se dispute, on pleure, on danse. Les plats se succèdent dans le désordre, l'apéro arrive en plein repas. Les prénoms se mélangent, on finit par oublier qui est qui...

Miroir de nous-mêmes

Qui est l'hôte ? Est-on dans une salle à manger ou à l'extérieur ? Voilà des questions qu'on serait tenté de se poser. Il faut s'en débarrasser. Le mieux est de se laisser porter par la pièce, de capter ces scènes de vie dont on a déjà fait l'expérience, qu'on soit bobo ou pas. Chacun peut s'identifier aux personnages. *La Baie de Naples* est un miroir de nous-mêmes, le reflet de notre société

« *moderne, productiviste et consummatrice* ». L'auteur de la pièce, Joël Dragutin, l'a imaginée après avoir entendu une conversation dans un restaurant. Sans pour autant la dénoncer, il s'amuse de notre société en portant sur elle un regard tendre et humoristique.

Samuel Cincinnatus

□ Jusqu'au 19 février à la Manufacture des Abbesses. De Joël Dragutin, mise en scène de Patrice Marie, avec Perrine Jacot, Lama Hadid-Beurrier, Aïda Agoune, André Collin, Ronan Lucas et François Buisson. 7, rue Véron, 01 42 33 42 03.

Station Barbès interdite aux handicapés et aux poussettes

Un de nos lecteurs a adressé ce courrier à la RATP :

Je vous recontacte concernant la fermeture depuis la fin du mois de novembre de la station Barbès-Rochechouart aux usagers à mobilité réduite : depuis un mois et demi, la seule porte accessible aux fauteuils roulants et aux poussettes, côté rue Guy Patin, est verrouillée « afin d'éviter le passage de resquilleurs ». Il est désormais obligatoire de passer par l'entrée côté boulevard Barbès, qui commence par une volée d'escaliers impraticable aux personnes handicapées ou aux poussettes. Le plus absurde dans cette situation est que les ascenseurs de la station se situent côté rue Guy Patin et ne sont donc désormais plus accessibles pour celles et ceux qui en ont le plus besoin.

Le 28 novembre, je vous avais écrit pour vous alerter sur cette décision pour le moins surprenante, et d'autant plus inutile qu'il suffit de rester cinq minutes devant l'entrée rue Guy Patin pour voir que les resquilleurs, que vous prétendez bloquer, n'ont aucune difficulté à rentrer dans la station en bloquant les portillons ou en

sautant par-dessus les tourniquets. Les familles avec poussettes ou les handicapés, eux, n'ont malheureusement pas cette possibilité.

Le 5 décembre, vous m'aviez écrit vous engager à me « répondre dans les meilleurs délais ». Plus de cinq semaines ont passé et je n'ai toujours pas reçu la moindre réponse.

Pourriez-vous donc m'expliquer quelle logique vous fait prioriser la répression des resquilleurs sur l'accès au métro par les personnes à mobilité réduite ?

Par ailleurs je vous engage à aller passer quelque minutes devant l'entrée rue Guy Patin pour réaliser à quel point l'objectif poursuivi par votre mesure n'a aucune utilité réelle.

Enfin, je vous prie de bien vouloir me répondre, car il me semble qu'un service clients se doit avant tout de répondre aux clients et non pas seulement d'envoyer des messages automatiques.

De mon côté, je vais continuer à monter et descendre matin et soir les plus de 50 marches des escaliers côté boulevard Barbès pour accéder à la ligne 2, une poussette avec bébé dans un bras, ma fille de deux ans dans l'autre, en continuant à rêver que le portail rue Guy Patin soit rouvert un jour et que les ascenseurs redeviennent accessibles. **Guillaume Antoine**

Logement des réfugiés

Lecteur régulier et attentif du 18e du mois, je vous signale plusieurs erreurs regrettables (numéro de janvier 2017) dans la conclusion de l'article de Nina Sutton sur Airbnb et les réfugiés.

Préalablement, j'aurais été particulièrement intéressé de connaître le nombre de logements accordés aux réfugiés par Airbnb et dans quelles conditions. En effet, je trouve tout à fait remarquables les initiatives de ce type mais elles sont souvent assez limitées en portée si elles ne se font pas en lien avec des porteurs plus importants et professionnels dans le sens de l'initiative prise par la ministre du Logement pour permettre le logement de réfugiés par des particuliers.

Sur les erreurs, dans la partie « quelques chiffres pour finir » :

- Si le nombre de demandes d'asile en 2015 est bien de 80 000 environ, le nombre de statuts de réfugiés accordés n'est pas de 16% de ce nombre comme écrit, mais de plus de 24%. Je vous indique par ailleurs que ces chiffres sont en nette augmentation depuis 2012 et que les données 2016 montrent que cette dynamique se poursuit. Enfin, dans les comparaisons avec l'Allemagne et la Suède, il est important de signaler que les origines des demandeurs d'asile ne sont pas les mêmes et que cela a une influence directe sur la reconnaissance du statut.

- Dire que 30% sont logés par l'État et que les autres sont condamnés à la rue est faux : en réalité plus de 60% sont directement hébergés par l'État d'abord en CADA (37%) mais également en ATSA et en HUDA pour 15 000 places. Et on ne compte pas dedans les 10% de places qui accueillent des déboutés et des réfugiés sans solution de logement. À noter que le nombre de places pour demandeurs d'asile a doublé en très peu de temps du fait d'un effort historique de la France. Enfin, les autres ne sont pas condamnés à la rue contrairement à ce que vous dites puisqu'ils bénéficient de l'ADA (allocation pour demandeurs d'asile) si l'État n'a pas pu leur proposer un hébergement.

Je regrette qu'en quelques lignes,

vous alliez dans le sens d'une inaction de l'État, ce qui en l'espèce n'est pas vrai. Il y a des difficultés - et qui peuvent être importantes parfois - mais on ne gagne rien, en démocratie, à laisser penser que les pouvoirs publics ne font rien, sont indifférents quand la réalité est autre. J'apprécie votre journal justement parce qu'en général, vous offrez un point de vue large. Je regrette que ça n'ait pas été le cas ici.

Bien cordialement,

Sylvain Mathieu

[NDLR : l'auteur est délégué interministériel pour l'hébergement et l'accès au logement des personnes sans-abri ou mal-logés (DIHAL)].

Réponse :

Pas question de me lancer dans une guerre de chiffres avec le délégué interministériel à l'hébergement et à l'accès au logement ! D'ailleurs de quels chiffres parle-t-on ? Des demandes d'asile acceptées par l'OFPR ou de celles rejetées par l'OFPR mais acceptées après recours par la CNDA ?

Sans contester les efforts faits par ce gouvernement pour y remédier, on ne peut que constater l'infinie précarité des réfugiés en France aujourd'hui et, si l'on peut chipoter sur les pourcentages, il reste que la Suède, l'Allemagne et l'Autriche, par exemple, accueillent et hébergent beaucoup plus de réfugiés que nous.

Quant à l'aide accordée à ceux qui attendent de connaître leur sort avec l'interdiction de travailler légalement, Sylvain Mathieu omet de préciser qu'elle s'élève à 11 € par jour - desquels sont immédiatement soustraits 3 € dès qu'une main secourable leur offre un toit ! Et regardez le nombre de places pour les mineurs isolés, même la mairie de Paris s'en est émue !

Sans compter qu'en France, aucune formation de qualité n'est proposée par les pouvoirs publics aux demandeurs d'asile pour leur apprendre notre langue

Au cœur du 18^e,
un imprimeur près de chez vous !



IMPRESSION TRADITIONNELLE & NUMÉRIQUE
COULEUR & NOIR/BLANC - KAKÉMONO

IMPRIMERIE
Brochures, livrets, chemises, plaquettes, liasses, autocopiantes, têtes de lettre, affiches, etc.

IMPRESSION NUMÉRIQUE
Manuels techniques, dossiers de presse, lettres d'informations, manuels de formation, thèses, mémoires, etc.

PROMOPRINT imprimerie offset et numérique

79 rue Marcadet 75018 Paris • Tél : 01 53 41 62 00 • Fax : 01 53 41 62 02
contact@promoprint.fr • www.promoprint.fr

Vous voulez nous soutenir ? Abonnez-vous !

Je m'abonne pour 6 mois
(6 numéros) : 15 €

Je m'abonne pour un an
(11 numéros) : 26 €

Je m'abonne pour 2 ans
(22 numéros) : 50 €

Je m'abonne un an et j'adhère à
l'association des Amis du 18e du mois :
44 € (26 € abonnement un an + 18 € cotisation)

Remplir en lettres capitales et envoyer
avec le chèque à l'ordre de
« Les Amis du 18e du mois »,
76 rue Marcadet, 75018 Paris :

Je souscris un abonnement
de soutien : 80 €

(26 € abonnement un an + 54 € cotisation)

Je me réabonne pour un an
(11 numéros) : 26 €

Je me réabonne et j'adhère à l'asso-
ciation des Amis du 18e du mois :
44 € (26 € abonnement + 18 € cotisation)

J'adhère à l'association : 18 €

Abonnement d'un an à l'étranger :
31 €

NOM :

Prénom :

Adresse :

E. mail :

Si vous souhaitez recevoir une facture, veuillez cocher la case
Toute correspondance concernant les abonnements (changement d'adresse, réclamation, demande de facture, etc.) doit être envoyée par écrit. Merci.

(même les formations de Pôle emploi se résument à quelques heures par semaine).

Alors, franchement, est-il bien judicieux de faire un procès d'intention à un papier qui ne prétendait nullement faire

un état des lieux de la situation des demandeurs d'asile en France mais, beaucoup plus modestement (et brièvement), parler d'une initiative sympathique pouvant inspirer quelques vocations ?

Nina Sutton

18e Les gens

Jazz, chansons brésiliennes et africaines... il a produit avec Saravah des auteurs du monde entier depuis sa boutique des Abbesses.

L'adieu à Pierre Barouh, amoureux de toutes les musiques



DR

Le 4 janvier des artistes, des anonymes aussi, ont accompagné Pierre Barouh au cimetière de Montmartre. On pouvait y croiser notamment ceux qui avaient travaillé avec lui pour le film *Un homme et une femme*. « On s'est aperçus qu'on était tombés amoureux d'une même femme... la vie. (...) Je ne sais quoi te dire. Je t'aime à la folie », a déclaré Claude Lelouch, ami de longue date de celui qui a écrit les paroles des chansons de son film primé à Cannes en 1966.

Elie Barouh avait 6 ans lorsque ses parents l'ont envoyé, avec ses frère et sœur, dans la campagne vendéenne pendant la Seconde guerre mondiale. « J'ai été accueilli par des gens délicieux et l'on m'a rebaptisé Pierre », se souvenait-il dans son livre *Les rivières souterraines*, paru en 2011. Quand il rentre, il se sent pourtant en décalage : « J'étais un cancre total. »

Profession promeneur

Le jour où il découvre *Les Visiteurs du soir* de Marcel Carné, sa vie bascule : « J'ai commencé à me cultiver dans le désordre et j'ai décidé de ne rien faire d'autre que de me promener jusqu'à mes 30 ans. J'ai rempli le contrat », ajoutait celui qui a fait inscrire sur son premier passeport : « promeneur ». Se laisser porter par les rencontres, c'est ce que Barouh a toujours su faire et qu'il illustre si bien par ce souvenir : « Voyageant jeune homme en Scandinavie, je faisais du stop alternativement d'un côté et de l'autre de la route, tellement j'étais disponible à l'imprévu ».

Il part ensuite pour le Portugal de Salazar où il rencontre le musicien et chanteur Joao Gilberto, puis au Brésil dont la musique illuminera sa vie. De retour en France, c'est l'inoubliable *Dabada-bada*, samba nonchalante sur une musique de Francis Lai, qu'il écrit pour le film palmé en 1966

et qui lui donne la célébrité. « Je crois que c'est la première fois, au cinéma, qu'on utilisait la chanson comme ça. Mais il y a eu un malentendu autour de ce succès. Au départ, personne ne voulait éditer ça, c'est pour cette raison que j'ai fondé Saravah, et non l'inverse. Après, on m'a fait passer pour l'apôtre de la bossa nova, on m'a offert plein de fric pour adapter des chansons brésiliennes, mais j'ai toujours refusé par peur de les trahir. Cette musique est victime de la beauté de ses mélodies, on n'a pas toujours compris qu'elle est aussi portée par des poètes immenses. »

Saravah, toute une époque !

Rendez-vous est pris pour l'évoquer avec Lionel Fox Magal, musicien touche-à-tout, co-fondateur avec son frère Thierry en 1968 de Crium Delirium, un psychédélic band, au café Le Saint-Jean. Le lieu s'impose, juste en face de la boutique où Pierre Barouh a abrité son label Saravah et où il a tant aimé jouer au flipper.

C'était magnifique aux Abbesses. Les musiciens passaient, tout le monde circulait, se rencontrait.

Salut, bénédiction, c'est la signification du mot Saravah en yoruba, qui renvoie à la *Samba Saravah* enregistrée à Rio avec le guitariste brésilien Baden Powell en 1966. La boutique est coincée entre un marchand de couleurs et un tripière, et le studio d'enregistrement donne sur le passage des Abbesses. Barouh retrouve le Montmartre qui avait accueilli ses premières tentatives adolescentes d'auteur de chansons. « C'est un petit continent aux frontières bien précises où les habitants vivent en autarcie », écrira-t-il plus tard.

Le beau dilettante aux boucles brunes, chaussé de sabots, en totale harmonie avec le vent de liberté de l'époque, enregistre au gré des rencontres, mélange musiciens et styles, sans souci du show-business traditionnel : du jazz, de la chanson africaine avec Pierre Akendengue, Naná Vasconcellos, spécialiste du berimbau brésilien, ou le poète et dramaturge Alfred Panou, dont *Je suis un sauvage* est comme un premier slam. De la world music avant la lettre !

L'effet pollen

Barouh s'explique : « Ma nature a toujours été d'être disponible au talent des autres. Dès que j'aime quelque chose, un pote, un tableau, une chanson, un pigeon, je ne peux m'empêcher de faire du prosélytisme à outrance, quitte à emmerder tout le monde ». La devise de Saravah – « il y a des années où l'on a envie de rien faire » – résume si bien, sous un pied de nez, l'ambition du slow bizz voulu par le chanteur et... producteur. « Je n'avais pas prévu du tout de devenir producteur. C'était magnifique aux Abbesses. Les musiciens passaient, tout le monde circulait, se rencontrait. » C'est « l'effet pollen » : « Le vent souffle dessus et vous ne savez pas où ça se dépose, où ça germe... »

Cela germera dans les quelque 200 albums produits par Saravah dans les années 70 et fera éclore les talents d'artistes comme Alain Léprieux, Claire Elzère, Pierre Louki et tant d'autres, sans oublier Jacques Higelin : « Il m'avait intrigué, il était comme une espèce de grand chat. Je le rencontre à nouveau et, à cette époque, avec Brigitte Fontaine et Rufus, à la Vieille Grille. (...) Dans cette pièce, Maman, j'ai peur, il y avait une chanson d'anthologie : « Cet enfant que je t'avais fait ». Et comme ils étaient tricaracs de partout, je leur ai produit un album. J'avais été fusillé par le talent d'auteur de Brigitte Fontaine. »

L'émotion immédiatement

Mais comme Pierre Barouh le disait encore sur France Inter, le 23 décembre dernier, sa grande fierté est d'avoir produit Jean-Roger Caussimon. Les riverains des Abbesses se souviennent de la haute silhouette du parolier de Ferré, accompagné de son chien, descendant de la Butte où il résidait pour venir au studio des Abbesses. « Les autres auraient fait leur parcours sans moi, c'est moi qui lui ai proposé de faire un premier album Caussimon chante Caussimon ; il n'osait pas chanter ses propres textes, il l'a fait et ça a illuminé les quinze dernières années de sa vie. »

Barouh continuera à arpenter le monde, y fera d'autres belles rencontres, notamment au Japon. Saravah a quitté les Abbesses pour un petit coin de Vendée, mais retrouve le 18e et la scène du Trianon pour fêter, en novembre dernier, ses 50 ans. L'amoureux fou de la chanson, « ce mode d'expression privilégié, qui rend l'émotion communicable immédiatement » a tiré sa révérence le 28 décembre. Il reste – entre autres – l'auteur de *La bicyclette*, si joliment chantée par Yves Montand et l'on entend aussi la mélancolique voix de Françoise Hardy « soulignant d'un sourire la chanson d'un oiseau, tu prenais du plaisir à faire des ronds dans l'eau... »

Danielle Fournier et Brigitte Bâtonnier

□ Citations extraites du livre *Les rivières souterraines* de Pierre Barouh, éditions À vos pages, 2011.